

OEUVRES POSTHUMES DE J. SŁOWACKI.

BÉATRICE CENCI

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

TRADUCTION FRANÇAISE EN PROSE

PAR

ZDZISŁAS RULIKOWSKI.



CRACOVIE.

GEBETHNER & C^{ie} LIBRAIRES-ÉDITEURS.

23, RYNEK GŁÓWNY, 23.

1887.

R. 1888.

- VII Chojeniec. Styrciu
VIII Lublin. — Suty
I Rybczewie. Karzec
II Husynne. Kwiecien
III Swierze. — Maj
IV Kaurie. Czerwiec
V Siwstrytow Lipiec
VI Lysotaje. Sierpiec.
-

Ta seria przypada na
właśnie do Lysotaj
w sierpniu.

Hen

Spis. Serji N^o VII.

Beatrice Cenci.	1.
D ^r Antoni. J. Opowiadania.	1.
Maupassant. Le Horla.	1.
Ulbach. La Maîtresse	1.
H. Malot. Vices Français	1.
Loti. Propos d'exil.	1.
D'Uromoy. Le Club.	1.

Rareu Tomów J.



CZCIONKAMI DRUKARNI ZWIĄZKOWEJ W KRAKOWIE.

OEUVRES POSTHUMES DE J. SŁOWACKI.

BÉATRICE CENCI

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

TRADUCTION FRANÇAISE EN PROSE

PAR

ZDZISŁAS RULIKOWSKI.

INSTYTUT
BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA
00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 71
Tel. 26-68-63



CRACOVIE.

GEBETHNER & CIE LIBRAIRES-ÉDITEURS.

23, RYNEK GŁÓWNY, 23.

1887.

<http://>



670



Quelques mots au lecteur.

ZDZISLAS RULIKOWSKI

1850—1881.

Il y a quelques années s'éteignait subitement un jeune homme qui, par la somme de connaissances qu'il avait acquises, par ses aptitudes artistiques et littéraires remarquables, le charme irrésistible de sa personne et la position indépendante qu'il occupait dans le monde, voyait la vie s'ouvrir devant lui avec les promesses d'un brillant avenir.

Nourri à la forte poésie des grands poètes polonais de ce siècle, admirateur passionné de Jules Słowacki, pour lequel surtout il avait un sincère et véritable culte, artiste dans ses heures de loisir, Zdzislas Rulikowski, autant qu'on en peut juger par les nombreux essais, notes et impressions qu'il a laissés dans ses papiers, eût probablement embrassé la carrière des lettres vers laquelle l'entraînait une vocation réelle. Malheureusement il n'eut pas le temps de faire valoir les talents que la Providence lui avait donnés.

Les fragments sans ensemble et d'un caractère tout intime que nous avons sous les yeux se prêtent peu à la publication; le seul travail assez complet que nous trouvions, est une série de traductions des oeuvres dramatiques de son poète favori, ce qui nous fait présumer qu'il avait la pensée de populariser à l'étranger le nom de Jules Słowacki. — Parmi ces traductions nous avons choisi Béatrice Cenci, cette pièce n'ayant jamais été traduite et renfermant des beautés de premier ordre que le traducteur, doué d'une connaissance parfaite de la langue française, a rendues avec beaucoup de bonheur.

C'est, selon nous, remplir une espèce de devoir envers sa mémoire et suivre, pour ainsi dire, ses dernières volontés que de publier, comme il le désirait faire lui-même, ne serait-ce qu'en partie, les oeuvres de son poète de prédilection. D'un autre côté nous croyons qu'on ne peut offrir un plus touchant hommage à sa mère inconsolable, qu'en associant le nom de son fils à celui du poète dont le tendre amour filial offre une si frappante similitude avec le sien, car Zdzislas Rulikowski, lui aussi, aimait tendrement sa mère, et cet amour qui ne se démentit pas un instant, fut le véritable poème de sa vie si tôt brisée.

Il nous reste encore quelques mots à dire sur la tragédie que nous offrons au public. La Béatrice Cenci de Słowacki est une oeuvre toute cosmopolite. C'est à l'histoire de l'Italie qu'il l'a empruntée. Avant lui, poètes et peintres s'étaient singulièrement intéressés à cette figure historique qui s'est conservée pleine de prestige dans les légendes populaires malgré les opinions si contradictoires de la critique. Le poète anglais Shelley dans son drame *Les Cenci* ¹⁾ qui est peut-être l'oeuvre la plus puissante qu'ait produite le théâtre anglais depuis Shakespeare, a subi comme tous l'étrange attraction de cette sanglante énigme. Entre sa Béatrice cependant et celle de J. Słowacki, il n'existe guère d'autre rapport que la communauté du sujet.

Il est probable que le poète polonais connut le drame de Shelley, car ce fut seulement en 1840, c'est-à-dire seize ans après la publication des oeuvres posthumes de ce dernier, qu'il écrivit les divers fragments qui composent la Béatrice Cenci. Le chaotique état dans lequel le professeur Małecki les trouva, fait supposer que ce drame n'est qu'une large esquisse d'une oeuvre qu'il se proposait de modifier plus tard. Telle qu'elle est cependant, elle a un caractère tout à fait original et mérite d'être mise en parallèle avec les *Cenci* de Shelley dont elle est, pour ainsi dire, la suite et le complément.

Le poète anglais s'est appliqué surtout à nous faire connaître Francesco Cenci et à peindre son caractère de main de maître. Sa cruauté, ses vices, sa passion incestueuse; tout se déroule dans son drame avec une logique et une puissance de couleurs saisissantes et Béatrice apparaît comme une touchante victime qui émeut le coeur d'une pitié profonde. Là, comme ailleurs, Shelley se laisse

¹⁾ *Oeuvres posthumes de Shelley*, publiées par sa veuve. — London, 1824, in 8°.

aller à ses théories pessimistes et athéistes et n'épargne aucun outrage à son héroïne afin d'inspirer d'autant plus de commisération pour cette pauvre nature humaine qui, dans sa lutte avec le mal, n'a de secours à attendre de personne, pas même de Dieu!

Tout autre est la Béatrice de J. Słowacki. C'est une de ces grandes et nobles natures à la Corneille, une Romaine moderne aux vertus antiques. Le poète polonais la laisse pure de toute souillure et c'est de sa propre main qu'elle poignarde son père. — On voit déjà se dessiner ici la ligne de démarcation si nette qui sépare les deux poètes dans la conception du personnage de Béatrice. Celle de Shelley, malgré tout l'intérêt qu'elle inspire, ne joue dans son drame qu'un rôle secondaire, c'est une femme comme tant d'autres, destinée à être le jouet, la victime des passions humaines. Le point culminant du drame des Cenci, c'est le troisième acte, c'est-à-dire la scène de désespoir de Béatrice, après le crime infâme de son père. Après cette scène l'intérêt tragique diminue, le seul passage qui émeuve encore le lecteur, est celui où Béatrice tremble à la pensée de se trouver dans l'autre monde „où il n'y a point de Dieu“ en face de l'ombre terrible de son père aussi puissant là que sur la terre.

Dans la pièce de J. Słowacki, Francesco Cenci n'apparaît que dans la première scène, juste autant qu'il le faut pour motiver le meurtre, et, l'impression de dégoût que l'on éprouve est aussitôt effacée par cet amour si spontané et si ardemment pur de Béatrice pour Giani. Plus l'action se développe, plus grandit cette noble figure de femme. Le cinquième acte est un chef-d'oeuvre. Quels que soient les défauts de cette magistrale esquisse, nous sommes persuadé que, pour le lecteur étranger, qui pourra maintenant, grâce à cette traduction, en apprécier les beautés et la comparer aux Cenci de Shelley, Béatrice Cenci restera une oeuvre attachante qu'on séparera d'autant moins de celle du poète anglais, qu'elle en est le pendant indispensable.

Cracovie, février 1887.

Jules Mien.

PERSONNAGES.

ORSINI, grand dignitaire de l'Etat.
FRANCESCO CENCI, seigneur romain.
BÉATRICE, fille de Francesco.
TOMASSO, fils de Francesco.
AZO, frère des précédents.
LUCREZIA, mère des Cenci.
PIÉTRO NÉGRI, serviteur de la maison des Cenci.
GIANO GIANI, peintre, frère de Piétro, fils naturel d'Orsini.
CÉSARIO, ami de Giani.
PADRE ANSELMO, moine.
DON LUCENZIO, homme de loi.
BARIGIELLI, geolier.
DOLORIDA, sa fille.
L'INQUISITEUR.
SIGNOR PAMPHILIO, bourgeois.
LA TRANSTEVERINA, marchande d'oranges.
UN PORTE-CLEFS.
TROIS FURIES.

Pénitents, juges, bourgeois, peuple, etc. etc.

La scène se passe à Rome, l'an 1599.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Palais des Cenci. — FRANCESCO CENCI, BÉATRICE CENCI,
LUCREZIA CENCI.

BÉATRICE.

Laisse-moi! mon père...— laisse-moi!

FRANCESCO.

Ah! tu mords, vipère!

LUCREZIA *entrant précipitamment.*

Veux-tu la laisser!... Va-t-en, Béatrice... — Ah! monstre!

FRANCESCO.

Sorcière!

LUCREZIA.

Je suis arrivée à temps!...

FRANCESCO.

Trop tôt...

LUCREZIA.

Je mettrai ma fille au cloître.

FRANCESCO.

Moi, je l'aime!... ma fille...

LUCREZIA.

Serpent !...

FRANCESCO.

Harpie !

LUCREZIA.

Infâme !...

FRANCESCO à *Béatrice*.

O sirène...

LUCREZIA.

Retourne à ton lit ! tu es ivre... L'écume te sort de la bouche en parlant. — Va-t-en !

FRANCESCO *se retirant*.Hideux vampire ! — elle ne dort jamais (*il sort*).

LUCREZIA.

Va dormir, monstre... — O Euménides ! donnez - moi une poignée de serpents que je les jette dans son lit, donnez - moi l'effrayante torche aux reflets livides qui s'agite dans vos mains. Ah ! que j'embrase de son feu infernal la maison dont les murs sont témoins de scènes aussi infâmes ! (*à Béatrice*) Viens, ma fille, près de moi...

BÉATRICE.

O ma mère ! que je suis malheureuse...

LUCREZIA.

Viens dans ma chambre. La nuit est sombre... ne tremble pas, — garde ta terreur pour plus tard...

Elles sortent.

SCÈNE II.

TROIS FURIES.

PREMIÈRE FURIE.

Elles nous a appelées. Nous voici toutes les trois...

SECONDE FURIE.

La nuit est calme... mais cette maison vacille sur ses bases.

TROISIÈME FURIE.

Il est retourné à son lit fatal... et il dort.

PREMIÈRE FURIE.

Il dort...

SECONDE FURIE.

Il dort...

TROISIÈME FURIE.

Donne le couteau !

PREMIÈRE FURIE.

Voudrais-tu le frapper toi-même ? Songe qu'il y a son fils... sa femme... sa fille...

SECONDE FURIE.

Faisons une croix avec nos serpents sur la porte. Cette maison est à nous, c'est le palais du sang ! — Que leur race soit maudite !... Alerte !... rentrons sous terre...

PREMIÈRE FURIE.

Sous terre !

TROISIÈME FURIE.

Sous terre...

Elles disparaissent.

SCÈNE III.

LUCREZIA et BÉATRICE *rentrent.*

LUCREZIA.

Quel est ce bruit ?... Cette maison est pleine de voix étranges.

BÉATRICE.

As-tu donc entendu quelque chose, ma mère ?

LUCREZIA.

Au moment où j'ouvrais cette porte, j'ai vu passer devant mes yeux comme un éclair livide. — Va te reposer, Béatrice, va dormir, ma pâle enfant, et ne pense plus à rien... (*Béatrice s'éloigne.*)

Puissances de l'enfer ! si vous êtes des esprits auxquels rien n'est caché, si une mortelle a le pouvoir de vous évoquer et de vous contraindre à l'obéissance, s'il vous est donné d'ébranler cette maison comme l'ouragan l'atmosphère, lorsque que le temps est lourd et pèse sur nos fronts inquiets ; sombres divinités, Euménides antiques, montrez-vous !

Les furies reparaissent.

PREMIÈRE FURIE.

Me voici !

SECONDE FURIE.

Me voici !

TROISIÈME FURIE.

Me voici ! — parle !

LUCREZIA.

Horreur !... Est-ce votre voix ? est-ce le sifflement de votre chevelure de serpents que j'entends, ô terrifiantes visions ? Le froid de la tombe souffle sur mon visage... la fumée de vos torches a une odeur fétide...

LES TROIS FURIES.

Que demandes-tu ?

LUCREZIA.

Oh ! vous le savez bien !... Mère infortunée, j'ose préméditer une chose épouvantable qu'excuse à vos yeux un crime encore plus grand.— Voyez, mes cheveux sont tout blancs, mes yeux sont rentrés dans leurs cavités osseuses, usés par le chagrin, la crainte, l'indignation et la douleur.... Spectres, prêtez-moi votre aide pour cette tâche effrayante. J'ai peur de trouver irrésolus les coeurs de mes enfants... Le remords... la sainte crainte du péché... peuvent les arrêter. — Faites d'eux des Romains !

LES FURIES *ricanant.*

Des Romains ?... des Romains ?... des Romains ?

LUCREZIA.

Que signifient vos hideux hurlements ?

PREMIÈRE FURIE.

Ah! Ah! Ah!

SECONDE FURIE.

Ah! Ah! Ah!

TROISIÈME FURIE.

Ah! Ah! Ah! (*elles disparaissent*).

LUCREZIA.

Disparues! — Et c'est là votre aide, hideux corbeaux de l'âme humaine? — C'est bien, nous verrons. Je vous épouvanterai toutes! (*on frappe à la porte*) — Qui va là?

SCÈNE IV.

LUCREZIA, TOMASSO.

TOMASSO.

Comment, tu ne dors pas, ma mère?

LUCREZIA.

Pas encore...

TOMASSO.

Sans lumière? seule?...

LUCREZIA.

D'où viens-tu?

TOMASSO.

De l'armée.

LUCREZIA.

As-tu reçu ma lettre?

TOMASSO.

Non, aucune...

LUCREZIA.

Je t'ai écrit hier pour te dire de revenir au plus vite. — Tu ne sais donc rien?...

TOMASSO.

Rien.

LUCREZIA.

O hasard ! Alors il faut donc tout lui dire de vive voix...

TOMASSO.

Mère, il m'est arrivé cette nuit quelque chose d'étrange et d'horrible, quand je revenais de Pétrelle que nous avons prise d'assaut aujourd'hui avec ce vieux diable de Colonna, qui est en train de pendre le gouverneur de la ville à son clocher après avoir mis le feu à la tour. Je revenais donc par les longues plaines paisibles de la Campanie, poursuivi par le fracas de l'incendie et les clameurs d'une ville égorgée, quand tout à coup, dans un lieu solitaire, trois spectres se sont placés devant mon cheval qui se cabra. J'avais beau le frapper de l'éperon, il ne voulait pas avancer et geignait comme un homme...

LUCREZIA.

Qu'est-il arrivé ? — t'ont-elles parlé ?..

TOMASSO.

D'abord ces horribles furies se sont mises à rire en agitant leurs torches, ensuite elles s'écrièrent toutes trois ensemble : Hâte-toi ! hâte-toi ! hâte-toi, car on viole ta soeur !.. A ces mots je sentis tout le sang de mon visage, refoulé vers mon coeur par l'épouvante, revenir avec la violence d'un torrent dans mon cerveau qui me semblait près d'éclater. Quand je revins à moi, elles n'étaient plus là.

LUCREZIA.

Et qu'en penses-tu ?

TOMASSO.

Les furies avaient disparu. Alors, pressant mon cheval encore tout frémissant de terreur, j'ai tiré mon poignard de sa gaine et, les yeux fixés dans la sombre nuit, j'ai juré de tuer le séducteur ! A peine avais-je fait ce serment, que des voix encore plus effroyables retentirent dans l'air, comme si les atômes des ténèbres eussent eu une bouche humaine... O ma mère ! et trois fois j'ai entendu dans la nuit un mot terrible qu'on me jetait à la face !

LUCREZIA.

Parle!

TOMASSO.

Oh! mère, ne me le demande pas!

LUCREZIA.

Parle!

TOMASSO.

Non! tu en frémirais! mère, tu en frémirais...

LUCREZIA.

Eh bien, je te le dirai, moi, mais tout bas: — Elles t'ont appelé parricide!...

TOMASSO.

Ah!...!

LUCREZIA.

Elles ont été ici.

TOMASSO.

Quand?

LUCREZIA.

Cette nuit.

TOMASSO.

Mère, ce sont des hallucinations suggérées par l'enfer.

LUCREZIA.

Une maison damnée ne peut avoir d'autres hôtes. — As-tu du courage?..

TOMASSO.

Pour quoi?

LUCREZIA.

Pour exécuter ce qu'elles t'ont dit..

TOMASSO.

Mère, dans une heure...

LUCREZIA.

Tout de suite ou jamais ! Va réveiller Piétro ; — il sait tout.
Tomasso sort.

SCÈNE V.

LUCREZIA, BÉATRICE.

LUCREZIA à *Béatrice qui rentre.*

Viens Béatrice, viens en chemise. — Tomasso est arrivé.

BÉATRICE.

Il hésite probablement...

LUCREZIA.

Comme un homme ivre de sang et qui n'a plus que la moitié de sa raison, il semble prêt à tout et ne voit dans toutes ces horreurs, en ce moment, que ta honte. Pour le reste il ne paraît avoir qu'une indifférence somnolente. — Il faut en profiter, ma fille, et offrir cette nuit un sacrifice aux divinités mystérieuses du sombre destin.

BÉATRICE.

O ma mère, ma mère ! je me sens défaillir...

LUCREZIA.

Du sang-froid, ma fille ! J'ai donné l'ordre d'appeler Piétro.
(Azo accourt sur la scène). Ah ! qu'est-ce donc ? Comment, Azo s'est levé ?...

AZO.

Maman ! maman !..

LUCREZIA.

Qu'y a-t-il ?

AZO.

Des spectres rouges dans toute la maison !..

LUCREZIA.

Pourquoi ne dors-tu pas ?

AZO.

Je ne puis, maman ; j'ai peur !

LUCREZIA.

Et de quoi as-tu peur ?

AZO.

Continuellement devant mes yeux je vois voltiger des taches de sang. On dirait des colombes rouges...

LUCREZIA.

Prends-le dans tes bras, Béatrice. — Toutes les actions des hommes ont-elles donc des témoins dans l'air ?... Chut ! les voilà.

SCÈNE VI.

TOMASSO et PIÉTRO NEGRI *entrent*. LES MÊMES.

PIÉTRO.

Vous êtes tous là ?... J'étais en prières quand cet homme au visage blême est entré chez moi en silence. — Qu'y a-t-il ?... un nouveau conseil ?

LUCREZIA.

Aujourd'hui ou jamais ! — Piétro, donne les couteaux.

PIÉTRO.

Je m'en lave les mains...

LUCREZIA.

Toi ! ? ? Oh ! par le Christ ne m'as-tu pas donné ce conseil ? — As-tu donc oublié cette nuit, où poursuivie, courant pieds-nus dans ce palais, j'appelais au secours, pour moi et pour ma fille ? N'as-tu pas dit toi-même : — Tuez ce serpent, car si vous ne le faites, vous n'aurez jamais de repos !.. Et à présent tu oses dire...

PIÉTRO.

Dort - il ?

LUCREZIA.

Ne l'entends-tu pas ronfler dans l'autre chambre ? Tais-toi Azo ! — Il dort d'un sommeil de plomb... Ma fille, donne les cou-

teaux. Qui entrera le premier? voyons, qui aura ce courage? Tomasso, viens avec moi! — Que fais-tu donc? dors-tu?..

TOMASSO.

Là-bas, dans ce corridor, les trois spectres se tiennent immobiles avec des linges sanglants dans leurs mains. Je n'irai pas!.. non! je n'irai pas, — c'est de la magie!

LUCREZIA.

Alors nous sommes perdus! — Ah! cet homme est un poltron, il a peur des fantômes! Eh bien, sers-nous de témoin. Garde ton stylet, il nous est inutile. Tiens, voilà une pierre à feu, tu peux battre le briquet avec ton poignard.— Honte à vous tous! vous restez là, groupés comme un troupeau de moutons. — Viendras-tu, oui ou non?—Béatrice prends-lui la lampe des mains, lève-la au dessus de ta tête et éclaire-nous dans ce corridor obscur.

AZO.

Maman! maman!

LUCREZIA.

Etouffez les cris de cet enfant!.. (*Ils sortent*).

PIÉTRÔ.

Silence! tais-toi, petit.

AZO.

Pourquoi donc parlent-ils tous à voix basse?

PIÉTRO.

Va voir... (*Azo les suit*).

Nid de reptiles! — Oh! maintenant je te tiens dans mes mains, Hécate terrible, mais bien plus belle que tous les marbres antiques exhumés du tombeau! — Chut!... — Aujourd'hui je l'ai fait boire... il doit dormir comme une souche.—J'ai facilité tout... sachant que le manque d'obstacles est un encouragement pour les femmes et que la moindre difficulté les arrête...

SCÈNE VII.

PIETRO, LUCREZIA, BÉATRICE, TOMASSO.

LUCREZIA *rentrant.*

Piétro, c'est chose faite! mais mon fils a reculé... Je savais bien qu'il n'oserait pas....

PIÉTRO.

Alors, il n'est pas tué?

LUCREZIA.

Si, — mais c'est-elle qui lui a donné la mort, car mon fils aîné a eu peur... Je ne sais plus moi-même ce qui est arrivé... — Béatrice!

BÉATRICE *entre et jette son couteau.*

Je suis tranquille, à présent.

LUCREZIA.

J'allais déjà crier, mon fils avait laissé tomber son arme sur le parquet, quand elle entra avec une lampe et un couteau à la main, — elle a achevé....

TOMASSO *rentrant avec Azo.*

Prenez cet enfant, rouge de sang.... Je l'ai trouvé sous le lit. Viens, Piétro, nous enlèverons le cadavre. — Femmes, allez dormir. — Allez!...

LUCREZIA.

Prends l'enfant dans tes bras, Béatrice, et vous, portez le corps dans la rue; ensuite, faites entendre des lamentations et mêlez adroitement le nom d'Orsini à vos pleurs et à vos imprécations... Que son sang retombe sur la tête des Orsini! cela détournera les soupçons... et nous, soi-disant réveillées en sursaut par l'épouvante, nous accourrons à demi-nues sur la place,

SCÈNE VIII.

Une place devant le palais des Cenci. — FURIES.

PREMIÈRE FURIE.

Victoire! victoire! victoire! — Tout tourne comme un tourbillon devant l'orage. As-tu vu la pâleur de ces serpents? le couteau planté dans les reins? — Ha! ha! ha! quelle horrible nuit!...

SECONDE FURIE.

Que ferons-nous maintenant?

TROISIÈME FURIE.

Francesco n'est plus qu'un cadavre, un cadavre n'est qu'une masse inerte! — Morne et silencieux était le palais quand nous l'avons traversé; seul le bruit de nos ailes frappait l'air... — Elle est belle... il lui faut un amant...

SECONDE FURIE.

Et Piéto?...

PREMIÈRE FURIE.

Quatre heures! quatre heures sonnent. Rentrons sous terre, mais auparavant, mettons-la sous les yeux du bâtard. — Il en tombera amoureux... il s'empoisonnera pour elle... — N'en vaut-elle pas la peine? — Ha! ha! ha! elle enfantera un démon?... Ce seront les épousailles des têtes décapitées!

TROISIÈME FURIE.

Chut! parle bas! — Entends-tu? notre homme approche... montrons-lui Béatrice... — Chut! chut! chut!

SCÈNE IX.

LES MÊMES. — GIANI et CÉSARIO *masqués.*

GIANI.

L'air est étouffant cette nuit! ôtons nos masques. — Césario, regarde donc... là-bas, près de l'obélisque. Ne vois-tu pas trois spectres noirs portant des torches d'une clarté livide?...

CÉSARIO.

Allons-nous en.

GIANI.

Non, arrête! — Dans leur hideur il y a quelque chose de pudique. — Vois, elles se cachent dans l'ombre... Suis-moi, je veux leur parler, (*aux furies*). Hé! mes bonnes mères, que faites-vous donc là, à cette heure, sur cette place déserte avec vos étranges flambeaux? Les puissances surnaturelles vous ont-elles donné pour mission de jeter l'épouvante?... Votre apparition a-t-elle quelque

rapport avec ma destinée? ou bien n'êtes-vous que des visions qui se présentent à l'artiste pour qu'il les revête du prisme des couleurs et les montre à la foule ébahie comme la réminiscence d'un rêve? — Répondez-moi.

PREMIÈRE FURIE.

Regarde!

SECONDE FURIE.

Regarde!

TROISIÈME FURIE.

Regarde!

Elles lui montrent le visage de Béatrice.

GIANI.

Que vois-je! — Est-ce de vos tabliers que vous tirez des objets aussi effrayants? — Regarde, Césario, cette tête d'une admirable beauté, mais sans corps, que ces femmes tiennent par les cheveux, dans leurs mains livides. Je frissonne de la tête aux pieds. Oh! regarde comme cette tête tourne avec tendresse ses yeux vers moi. Mon coeur e bat! Césario. Je vais me trouver mal... — Mon Dieu! est-ce l'effet d'une défaillance passagère qui m'obscurcit la vue? Sont-ce ces spectres qui ont effacé entre eux et moi ces formes insaisissables de la vision?...

Les furies disparaissent.

CÉSARIO.

Leur disparition m'intrigue. — Tu dis qu'elles tenaient quelque chose dans leurs mains?..

GIANI.

Une tête de femme. Tu ne l'a pas vue, Césario?

CÉSARIO.

Non. — Je n'ai rien vu.

GIANI.

C'est surnaturel. Oh! elle était infernalement belle cette tête!... Et ce qui est étrange c'est que cette infernale vision avait le rayonnement, la diaphanéité d'un être céleste. Elle me regardait avec un doux sourire mêlé de pitié qui m'allait droit au coeur. —

Oh! Césario, ne me parle plus! ne me dis plus rien! tant que ce qui remplit ma mémoire, ne sera pas fixé sur la toile pour y revivre et ne plus s'effacer de la pensée humaine.

CÉSARIO.

Pauvre insensé!

GIANI.

Adieu! Césario. Je vais vivre dans un désert — (*il sort*).

CÉSARIO.

Oh! tête folle, hantée de rêves et de visions! — Voilà des gens là-bas qui sortent du palais et qui m'ont tout l'air de malfaiteurs... Ils portent quelque chose que je ne puis distinguer. — Cachons-nous derrière cet obélisque.

SCÈNE X.

CÉSARIO. TOMASSO et PIÉTRO *portant le corps de Cenci*.
BOURGEOIS.

PIÉTRO.

Déposons-le au milieu de la place.

TOMASSO.

Est-ce que personne ne nous voit?

PIÉTRO.

Il n'y a dehors âme qui vive.

TOMASSO.

Je vais m'éloigner un instant et dès que tu appelleras je reviendrai. Ma mère réveillera les serviteurs. En un instant la place sera pleine de monde et de lumières

il s'éloigne précipitamment.

CÉSARIO *à part*.

Qu'est-ce que cela peut signifier?

PIÉTRO.

Au secours! au meurtre! de la lumière! au secours!

UN BOURGEOIS *ouvrant sa fenêtre*.

Qui est-ce qui crie ainsi?

SECOND BOURGEOIS, *à la fenêtre d'une maison voisine.*
Qui fait ce tapage ?

PIÉTRO.

Au secours ! on a assassiné un homme.

TOMASSO *accourant.*

Qu'as-tu donc à crier ainsi ? — Qui a-t-on assassiné ?...

PIÉTRO.

De la lumière ! au secours ! un médecin !
Plusieurs personnes accourent avec des flambeaux et des lanternes.

TOMASSO.

Ah ! ciel... c'est mon père !... mon père... — Au secours !
Frappez à la porte du palais, réveillez tout le monde, c'est Cenci
lui-même qu'ils ont assassiné ! Réveillez ma mère... au secours ! au
meurtre !

SCÈNE XI.

LES MÊMES. — LUCREZIA, *puis* BÉATRICE — GENS *avec
des flambeaux.*

LUCREZIA.

J'ai reconnu la voix de mon fils... ses lamentations m'ont
réveillée en sursaut... Qu'y a-t-il, braves gens ?

UN DES BOURGEOIS.

C'est la femme de Cenci ! Ne la laissez pas approcher.

LUCREZIA.

Grand Dieu ! mon époux... assassiné ?... là, sur le pavé ! —
Ah ! c'est horrible ! — l'assassin ! où est l'assassin ?... Mille ducats
à celui qui le découvrira. M'entendez-vous ? — O terrible nuit ! —
quel coup imprévu ! (*à Béatrice*). Ma fille ! ma pauvre enfant, nous
sommes orphelines ! — Vous tous, soyez témoins de ce crime,
vengez-nous ! poursuivez le meurtrier...

TOMASSO.

Mère, ce doit être l'oeuvre des Orsini...

LUCREZIA.

Des Orsini, dis-tu? — Oui, tu as raison. Hier encore, Cenci a répondu hautement au cardinal. Ils se seront vengés. Le malheureux! il a payé de sa vie cette imprudence. Voyez tous quelle action indigne, quel crime infâme!

UN BOURGEOIS.

Pauvre femme, les larmes lui étranglent la voix.

LUCREZIA.

Ma fille! tu restes là, debout, comme pétrifiée... ma fille!...

UN BOURGEOIS.

Rentrez. Nous allons porter ce cadavre au palais. — Le hibou seul pleure dans les rues.

LUCREZIA.

Laissez-moi pleurer sur son corps!

TOMASSO.

Mère, rentre à la maison ou je t'emporte de force.

UN BOURGEOIS.

Malheureuse famille! — Portons ce cadavre au palais. Ils passeront le reste de la nuit à se lamenter (*ils emportent le corps de Francesco*).

SCÈNE XII.

CÉSARIO *sortant de sa cachette.*

CÉSARIO.

Voilà une scène et des lamentations fort étranges. Qu'est-ce que tout cela veut dire?... Je n'en sais rien et je crois que je ne le devinerai jamais, car j'ai la tête à tout autre chose en ce moment. Un seul visage m'a frappé dans cette foule, c'est celui de la fille des Cenci, car c'est leur fille à ce que j'en puis juger d'après les paroles de la mère. — Immobile, la tête penchée, un flambeau à la main, elle restait impassible comme la statue du Passé, sur le visage duquel rien de ce qui est présent ne se reflète et ne laisse de trace. Au milieu de ces gens qui se lamen-

taient, elle seule gardait le silence et sur ses lèvres errait un sourire sévère. On aurait dit la personnification de la Justice, pesant dans ses balances impitoyables le sang de la victime. Son visage restera à jamais gravé dans ma mémoire. Demain peut-être, les bavards de la ville m'en apprendront davantage.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Atelier de peintre. — CÉSARIO, GIANI.

CÉSARIO.

Hier, si tu étais resté plus longtemps avec moi, tu aurais tout vu.

GIANI.

C'est singulier!... Dis-moi, Césario, n'as-tu pas rêvé cette nuit des trois furies que nous avons vues?

CÉSARIO.

Non.

GIANI.

Moi, je n'ai pu fermer l'oeil. — Mais regarde cette toile, j'y ai peint la tête qu'elles tenaient par les cheveux et qu'elles m'ont montrée. — Regarde...

CÉSARIO.

Jésus Marie!

GIANI.

Quel visage angélique, n'est-ce pas? — Hélas! ce n'est qu'un rêve, un philtre des mauvais esprits pour faire perdre la raison



aux hommes. — Avoue qu'il n'existe pas une pareille beauté sur la terre.

CÉSARIO.

Tu dis que c'est la tête qu'elles t'ont montrée? En es-tu bien sûr?...

GIANI.

Césario! ce n'est point là l'oeuvre de mon imagination. Cette tête, crois-moi, je l'ai vue.

CÉSARIO.

Tiendrais-tu à la voir vivante?

GIANI.

Césario!

Eh bien, viens! mais jette un domino noir sur tes épaules, pour qu'on ne reconnaisse pas les armes des Orsini, et prête-moi un manteau.

GIANI.

Césario, tu te trompes, cela n'est pas possible!

CÉSARIO.

Viens — et tu en jugeras.

Ils sortent.

SCÈNE II.

Une place devant l'église: LES FURIES.

PREMIÈRE FURIE.

On ne sent pas notre odeur de mort pendant le jour. — Qu'as-tu au lieu de pieds?

SECONDE FURIE.

Des racines. — Et toi?

TROISIÈME FURIE.

Les entrailles de chat pendent près des os comme des tiges de bottes aux pieds! — Un sou, mon bon monsieur! — un sou! un petit sou, s'il vous plaît!

PREMIÈRE FURIE.

J'ai apporté un panier de cierges. Le sacristain est un imbécile. Il rôtit des défunts dans ces cierges bénits, ces cierges sont faits de graisse humaine... — Cela pue, cela pue comme la peste.

SECONDE FURIE.

A-t-on commencé la messe?

PREMIÈRE FURIE.

Voilà la cloche qui sonne. — Déjà nos corbeaux ont pris place sur leurs chaises. Ils saluent de tous les côtés, pleurnichent, puis saluent encore et remuent leurs cous. C'est pour eux une heure bien désagréable à passer. Les cous se fatiguent, les têtes tomberont. — Chut! chut! — Dig, din, dig, don. — On sonne les lesses.

TROISIÈME FURIE.

En route! — ouvrons nos ailes de chauves-souris. — Au cimetière! au cimetière! — Les eloches carillonnent. — Au cimetière! le vent se lève et le temps est lourd...

Elles disparaissent.

SCÈNE III.

GIANI, CÉSARIO.

GIANI.

As-tu remarqué ces horribles mendiantes dans leurs haillons pourris? Elles m'ont rappelé les furies de cette nuit...

CÉSARIO.

Tenons-nous ici, à l'écart. — Vois-tu ces sièges qu'on a préparés pour la famille? Ils s'assièrent là pour saluer tous les amis qui suivront le cercueil.

GIANI.

Triste devoir et pénible politesse! — Mais quel rapport y a-t-il entre cet enterrement et la miraculeuse vision que tu m'as promis de me montrer?

CÉSARIO.

Prends patience! La foule se rassemble; cache ton visage dans ton manteau, car tout le monde sait que tu es le peintre

des Orsini. Si l'on te reconnaissait, en ce moment, cela pourrait avoir les suites les plus fatales. — Ne bouge pas.

SCÈNE IV.

LES MÊMES: LUCREZIA, BEATRICE, TOMASSO *s'asseyent dans les fauteuils, — près d'eux un groupe d'amis. — Le défilé du cortège funèbre commence.*

GIANI.

Que vois-je? Est-ce un rêve? O Césario! c'est elle!...

CÉSARIO.

Prends garde! ton manteau glisse de tes épaules...

GIANI.

Laisse-moi! au nom de Dieu, laisse-moi! Mes yeux ont trouvé le but de leur contemplation pour une éternité, et déjà avec mon coeur ils ont commencé à énumérer les attraits infinis de cette jeune fille. — Désormais ce sera ma seule occupation. — Comment s'appelle-t-elle? oh! dis-moi son nom!... — Je lui en ai déjà donné un comme il n'en existe pas au monde... Ah! car les hommes ne peuvent la nommer que dans leurs soupirs.

CÉSARIO.

Giani! ne te mêle pas au cortège...

GIANI.

Oh! regarde! Je n'ai fait que penser, et cette question qui n'a germé que dans mon cerveau, je la lui ai transmise par les yeux et elle y a répondu par un signe de tête, quoique son attention ait été portée ailleurs. On dirait qu'elle a entendu le langage de mes yeux et qu'elle cède à l'amour... O cher ange!

CÉSARIO.

Un incident a dû survenir, il y a du tumulte là-bas. Giani Giani, reste ici! — Insensé!

UN DES BOURGEOIS.

Que se passe-t-il donc?... la femme est tombée de sa chaise!...

SECOND BOURGEOIS.

Le sang a jailli du cadavre!

PREMIER BOURGEOIS.

Qu'est-ce que cela peut signifier ?

SECOND BOURGEOIS.

Le cadavre lui-même cherche ses meurtriers dans la foule.

CÉSARIO.

Giani! éloignons-nous. Il y a du danger ici..

GIANI.

Ici? — que dis-tu!... Peut-il y avoir du danger près d'elle? — Regarde-la. Rien en elle ne m'inspire de l'effroi et ne me fait souffrir. Regarde-la maintenant: elle est calme. Comme un cyprès, trop triste pour céder au souffle du vent, elle reste immobile. Et ces insignes de deuil qu'on nomme des larmes d'argent, à peine tiennent à ses vêtements et scintillent faiblement sous le reflet des torches.

CÉSARIO.

O Giani! tu t'es découvert complètement. — Le fils de Cenci t'a vu...

Tomasso s'approche de Giani et le saisit par le bras.

GIANI.

Lâche-moi!

TOMASSO.

Audacieux! le sang t'a dénoncé. — Regardez tous! ce jeune homme appartient aux Orsini. C'est à cause de lui que le sang a jailli du cadavre...

GIANI.

Que me veut donc cet homme au visage blême?

TOMASSO.

Après l'avoir assassiné tu oses venir ici? Je disais bien tout à l'heure que dans la foule devait se cacher un Orsini, un espion ou le meurtrier.

GIANI.

Je ne suis ni l'un ni l'autre. — Et toi qui es-tu?

TOMASSO.

Moi?... le fils de la victime...

GIANI.

Alors remets ton épée au fourreau, car je ne serai jamais ton ennemi.

CÉSARIO.

As-tu perdu la tête? — Giani! qu'est-ce que j'entends? Es-tu fou? — Cenci, et moi aussi je tiendrai tête à ta fureur. — Je suis un Orsini.

TOMASSO.

Tous deux vous me rendrez raison du sang de mon père!
Il se bat avec Césario, qui tombe.

CÉSARIO.

Giani! je meurs.... oh! je meurs! — Venge-moi... — *(ile expire).*

GIANI.

O cher Césario! — Qu'ai-je fait? *(à Tomasso)* Défends-toi, mon cousin!

TOMASSO.

Aucun lien de parenté ne nous unit.

GIANI.

Tu m'es proche par le sang versé. Défends-toi!
(ils se battent. Béatrice accourt et les sépare).

BÉATRICE.

Arrêtez! — Assez de sang déjà pèse sur ma conscience!

TOMASSO.

Tais-toi, malheureuse!

BÉATRICE.

Jeune homme, pardonne-nous. Emporte avec toi le corps de ton ami et éloigne-toi au plus vite de ce lieu fatal.

GIANI.

M'éloigner?

BÉATRICE.

Retire-toi.

GIANI.

Non, je reste.

BÉATRICE.

Retire-toi! — Ne vois-tu pas que tu barres le chemin à ce cercueil effrayant.

GIANI.

Qu'il m'ordonne de m'éloigner, ce cercueil; — mais toi...

BÉATRICE.

Les morts ne commandent pas, mais ils entendent...

GIANI.

Si je t'obéis, j'en mourrai...

TOMASSO.

Soeur, laisse-moi lui répondre avec mon épée!

GIANI.

Ma vie n'est point dans tes mains, mais dans celles de ta soeur.

BÉATRICE.

Fille sans pudeur! j'écoute sous ces vêtements de deuil ce qu'il ne me serait même pas permis d'entendre en robe blanche. — Eloigne-toi d'ici, jeune imprudent, car le malheur pèse sur nous... Va-t-en, et prends cette branche de cyprès que tu poseras sur le corps refroidi de ton ami. — Adieu!.. — Tomasso, conduis-moi aux chaises funéraires.

GIANI.

Je suis sans parole, sans pensée, — anéanti! — Césario, tu as payé de ta vie cette branche de cyprès. — O malheureux ami! Bourgeois! portez ce corps chez moi.

Il s'en va et le cortège défile. On emporte le corps de Césario.

SCÈNE V.

Palais des Cenci. PIÉTRO NEGRI *puis* Béatrice.

PIÉTRO.

Rien ne dispose le coeur à l'amour comme les larmes... Enfin le moment est arrivé! — Elle va revenir de l'enterrement toute en pleurs... alors je jetterai le masque et je me montrerai tel que je suis. Pendant que la ville entière gémit sous l'effroyable son des cloches, j'emploierai la puissance des insinuations et des doux conseils qui font désirer les secrets plaisirs... — Si elle résiste, je la tue!... C'est étrange, cependant, comme cet amour et cette espérance se sont accordés en moi avec la conscience parfaite, de ma propre laideur. Jusqu'à présent j'ai mené une vie de souillure, de misère et de honte et plus d'une fois la salive a outragé ma joue: — bâtard!... fils de... J'ai voulu peindre et chacune des beautés que mon pinceau créait sur la toile, se moquait de moi dans son cadre et me criait comme à un chien: — Inanimée tu me possèdes par ton art sur ce tableau, mais si j'étais vivante, je te te cracherais au visage. — J'ai mis en pièces tous ces fantômes et maintenant j'essaierai des corps vivants, car je suis le peintre de la passion...

BÉATRICE *entrant.*

Qu'est devenue ma mère, après cet évanouissement?

PIÉTRO.

Elle a repris connaissance.

BÉATRICE.

Je vais aller la consoler.

PIÉTRO.

Votre vue, Signora, pourrait l'émouvoir...

BÉATRICE.

L'effrayer, — veux-tu dire...

PIÉTRO.

Signora, à qui donc votre vue pourrait-elle... inspirer de l'effroi? — Mais votre mère en ce moment est dans un bien triste état. Jaune comme de la cire, hurlante comme l'ouragan, elle maudit

tout, broie et brise chaque objet sous ses doigts, jette les remèdes et les cristaux aux murs, et quand le petit Azo lui disait: maman! tout à l'heure; elle l'a saisi à la gorge et commençait à l'étrangler en criant: Maudit soit le jour qui t'a vu naître!

BÉATRICE.

Dis-moi, Piétro Négri, en sera-t-il toujours ainsi dans notre maison jusqu'au jour du jugement dernier?... La douleur doit-elle donc sans cesse renaître dans les coeurs?

PIÉTRO.

Signora, si vous ne réchauffez pas votre coeur au feu d'une passion quelconque, votre conscience vous tourmentera toujours et vous mordra au coeur.

BÉATRICE.

Mais quelle passion puis-je donner en nourriture à mon âme?

PIÉTRO.

L'amour!...

BÉATRICE.

Hélas! qui pourrait accepter mon coeur sans effroi!

PIÉTRO.

Celui qui vous connaît bien, Signora, et qui sait, même dans le crime, trouver de la vertu. — Si ce n'était ma difformité, oh! si la nature m'avait donné un corps semblable à mon âme! Car je sais bien que l'amour, d'ordinaire, est d'abord l'oeuvre des sens, mais que le sentiment lui fait perdre bientôt tout ce qu'il a de matériel. — Oh! si mon front ridé était uni comme celui du premier imbécile venu qui n'a jamais ressenti de passion ni de désirs! — Si je n'étais pas sûr encore que chaque femme se laisse prendre au piège de son amour-propre et n'est vraiment heureuse que lorsque cette bulle de savon se trouve entre elle et son amant. Si je ne savais pas qu'une femme regarde avant tout l'habit, les plumes et les souliers; moi qui suis pauvre et mal vêtu, oh! crois-moi, Béatrice!... — et ris si tu veux de ce que je vais te dire, — je croirais alors que mon amour seul peut te comprendre... et te sauver! — Ris, moque toi de moi, car je suis bossu, et mes désirs ne sont que des rêves...

BÉATRICE.

Oh! continue... mon esprit saisit avidement chacune de tes paroles.

PIÉTRO.

L'amour est chose singulière et fantasque... il unit les êtres par couples, sans exiger d'eux qu'ils se ressemblent; au contraire, il crée bien souvent une unité étrange des plus grands contrastes, comme cet amour que l'on appelle platonique.

BÉATRICE.

O amour!... amour...

PIÉTRO.

Tu soupîres!... et tes larmes, comme d'inquiètes perles de rosée sur une fleur qui s'agite, brillent dans tes yeux. Ton regard avide et ardent se baisse vers la terre. — Oh! des yeux comme les tiens, Béatrice, ne voient pas, mais créent des tableaux et sur ces tableaux ils se reposent parfois avec pitié ou avec tendresse... (*à part*) Jusqu'à ce jour, son père la tenait enfermée comme une recluse; elle ne doit connaître personne...

BÉATRICE.

Ne me trahiras-tu pas ?...

PIÉTRO.

Veux-tu que je le jure?

BÉATRICE.

Baise cette croix, là où est cette tache! — Cette croix... je l'avais cette nuit... — Jure!

PIÉTRO.

Sur cette croix et sur l'enfer...

BÉATRICE.

Jure plutôt sur moi, car je suis plus terrible que l'enfer...

PIÉTRO.

Je jure sur ta beauté, sur tes attraits...

BÉATRICE.

Piétro! — J'aime...

PIÉTRO.

Arrête!...

BÉATRICE.

Le savais-tu? — Tu as vu aujourd'hui comme nous sommes rencontrés, tu étais à l'enterrement. — Il m'a regardée... et il a laissé tomber l'épée qu'il tenait à la main. Va, cherche-le, Piétro! avoue-lui tout, comme je le lui avouerais moi-même, s'il me disait que je suis pure et innocente.. — Va, cherche-le, dis-lui que j'ai tué mon père, regarde-le bien en face et note dans ton coeur ce que te répondront ses yeux noirs. — Car ce sera mon arrêt, mon châtement, ma mort! Mais s'il ne veut pas te croire, car c'est un coeur pur, reviens et rapporte-moi du poison. — S'il te demande pourquoi j'ai tué mon père? dis-lui, que l'aimant par pressentiment depuis longtemps, c'est pour lui que j'ai défendu ma chasteté au prix du crime le plus grand. — Va! dis-lui tout, car malgré que je n'aie aucune espérance, perdue, criminelle et repoussante comme je le suis, je ne puis cependant me résoudre à mourir tant qu'il ne m'aura pas maudite lui-même... sans coeur.

PIÉTRO.

Qui est cet homme?

BÉATRICE.

Je ne l'ai vu qu'une fois. J'ignore son nom...

PIÉTRO.

Comment le reconnaître? — à quoi?..

BÉATRICE.

Informe-toi de ces deux jeunes gens qui tirèrent l'épée contre mon frère aujourd'hui pendant l'enterrement. L'un des deux ne vit plus, — l'autre est celui que j'aime! Piétro, s'il ne veut pas croire que je sois criminelle et coupable, amène-le sous mon balcon et je le convaincrai, moi, qu'on ne peut plus m'aimer (*elle sort*).

PIÉTRO.

O Fatalité! — Quel ardent amour, embrase le coeur de cette terrible créature... Que faire?.., que faire? — A moi son corps, à l'enfer son âme!

SCÈNE VI.

TOMASSO, PIETRO NEGRI.

TOMASSO.

Où sont les femmes ?

PIÉTRO.

Dans leurs appartements.

TOMASSO.

O Piétro ! n'est-ce pas un affreux rêve ce qui s'est passé cette nuit ? — Comme cette maison me paraît vide à présent !....

PIÉTRO.

C'est dans l'ordre des choses que les parents meurent avant leurs enfants.

TOMASSO.

Debout, près du cercueil, quand j'ai jeté sur lui une poignée de terre, il m'a semblé que le sang en sortait...

PIÉTRO.

Préjugés !

TOMASSO.

Que dis-tu de ces trois furies ?

PIÉTRO.

Hallucinations !

TOMASSO.

Au moins ma mère et ma soeur sont plus calmes ?

PIÉTRO.

Pourvu qu'elles se taisent...

TOMASSO.

Craindrais-tu qu'elles ne se trahissent ?...

PIÉTRO.

Fais bien attention et tu remarqueras un étrange phénomène chez ta soeur... Ce crime lui pèse et elle voudrait s'en dé-

barrasser ; elle est inquiète et elle se trahira dès que l'occasion s'en présentera et qu'elle trouvera un confident quelconque. Tomasso, fais attention ! Ce n'est pas le sang qui lui fait horreur, mais le mensonge et l'hypocrisie. Tu reconnaîtras tous ces signes à la première conversation que tu auras avec elle.

TOMASSO.

Que me conseilles-tu, alors ?

PIÉTRO.

Ecoute, la situation est très grave. — Elle a vu aujourd'hui un homme qui nous perdra tous. Fais-y bien attention, elle te dira impudemment qu'elle aime cet homme-là. — Appelle cela de la sincérité, si tu veux ; mais cette sincérité, chez une jeune personne innocente, est extraordinaire et ne présage rien de bon... c'est comme qui dirait l'orgueil du péché. Réfléchis bien que l'amour se trahit d'habitude, dans les coeurs simples, par la rougeur et la timidité, et que chez elle, au contraire, c'est par la pâleur et la témérité.

TOMASSO.

Alors il faudrait l'enfermer, la mettre au couvent ?...

PIÉTRO.

Excellente idée ! — le couvent ! le couvent, c'est ce qu'il nous faut ; je ne vois pas d'autre moyen. — A Montorio il y a justement un cloître tout à ma dévotion... Nous l'y enfermerons, dussions-nous même employer la violence.

TOMASSO.

Viens, nous en parlerons à ma mère. (*Ils sortent*).

SCÈNE VII.

Cour du palais des Cenci. — LES FURIES.

PREMIÈRE FURIE.

L'air est brûlant, il fait lourd, il fait lourd ! Le soleil cuit ; sous la porte il fait sombre. Chaque démon flaire ici le sang. Sous la fontaine murmure le bassin. Entendez-vous les gouttes tomber : dinn ! dinn ! — don, don ! C'est la plainte des pleu-

reuses, en mémoire du père... C'est le gémissement des âmes damnées. — Que fais-tu ?

SECONDE FURIE.

J'étrangle ce pigeon ; son sang donnera un excellent fard à mes joues.

PREMIÈRE FURIE.

C'est dommage, pauvre pieds-rouges ! il était blanc comme la neige. — Le sang des oiseaux rajeunit les vampires. — Et toi, sorcière ! qui attends-tu ? — que fais-tu là ?..

TROISIÈME FURIE.

Entre chien et loup, elle va venir ici...

SECONDE FURIE.

La mère ?.. ou la fille ?..

PREMIÈRE FURIE.

Silence !.. silence !.. silence !... le palais est désert. Elles viendront toutes les deux, laver leur linge sanglant... sous la voûte sombre de la porte... Silence donc ! — Que la dame de céans fasse de l'ordre chez elle ! — L'infâme ! l'infâme ! l'infâme ! — Regardez, il y a de la lumière dans le corridor. Elle vient ici étendre le linge, gémir, pousser des cris, s'évanouir et se perdre...

Elle s'enfuit en gémissant.

SCÈNE VIII.

BÉATRICE, LUCREZIA.

LUCREZIA.

Ma fille, as-tu entendu cette plainte ?

BÉATRICE.

C'était sans doute le murmure de la fontaine.

LUCREZIA.

Une colombe ensanglantée surnage dans le bassin, regarde !

BÉATRICE.

Rentre chez toi, ma mère, — ton esprit inquiet te montre tout sous un aspect fantastique.

LUCREZIA.

Donne-moi ce paquet. Il faut laver ces choses... Toi, reste près de la porte et, si tu entends quelqu'un, crie... avertis-moi. — Au nom du ciel! qu'on ne nous surprenne pas ici...

BÉATRICE.

Lâche terreur!

LUCREZIA.

Veux-tu donc mourir sur l'échafaud?... Donne ce linge. — Où est la chemise de l'enfant? — Ha!

BÉATRICE.

Brr... — Horreur!

LUCREZIA.

Regarde que de sang! — Par les plaies du Christ! que de sang il a perdu!... — Est-ce qu'on vient?

BÉATRICE.

La rue est déserte par cette chaleur torride.

LUCREZIA.

J'entends pourtant quelqu'un... écoute... „chut! chut!“ Qui fait ce bruit? On dirait qu'on ordonne le plus profond silence:— stt! stt!...

BÉATRICE.

Ce sont les grillons qui chantent.

LUCREZIA.

Les grillons?..

BÉATRICE.

Pourquoi me donnes-tu ce linge? J'aimerais mieux mourir que de le toucher..

LUCREZIA.

Mourir! oh! sois tranquille, tu mourras... et d'une manière atroce, — fille hautaine!

BÉATRICE.

Tant mieux!

LUCREZIA.

Tant mieux ? — Mais malheureuse, la mort est un abîme...
un gouffre rouge... Ha !

BÉATRICE.

Non, — c'est une nuit noire.... sans étoiles.

LUCREZIA.

Quand l'oeil sonde les mystères d'outre-tombe, il y voit plus
de choses que tu ne penses !.. Aide-moi maintenant à pendre ce
linge pour qu'il sèche. — Tiens la chemise d'Azo et pends-la
plus loin, — là.. — sur cette croix..

BÉATRICE.

Horreur !... maison de fous ! — Mère, ne cherche pas ta fille..
Elle ouvre la porte de la rue et s'enfuit.

LUCREZIA.

A moi ! à moi ! — Tomasso ! Piétro ! au secours ! ma fille...

SCÈNE IX.

LUCREZIA. TOMASSO *et* PIÉTRO *accourant.*

TOMASSO.

Qu'est-il donc arrivé ?

LUCREZIA.

Maudite !.. courez après elle. La porte est ouverte, courez
après elle ! O maudite ! morte ou vive ramenez-la ? — Elle a pris
la fuite, — notre sort est dans ses mains !

TOMASSO.

Elle a disparu dans la rue. — Où la chercher maintenant ?

LUCREZIA.

Ah ! elle emporte avec elle mon espoir et ma tranquillité !..
Courez dans toutes les directions et demandez à chacun s'il ne
l'a pas vue ? où elle est allée ?

TOMASSO.

Eh bien, Piétro Negri ?..

PIÉTRO.

Cherche-la maintenant toi-même ! Je t'avais donné un bon conseil en te disant de l'enfermer dans un cloître. Explore tous les coins de Rome, tâche de la retrouver. Vous, signora, rentrez et priez Dieu... (*Tomasso et Lucrezia sortent*). — O enfer ! me perdrai-je avec eux ? — Non ! Je préfère me sauver en les dénonçant.

Il sort.

SCÈNE X.

Jardin d'un couvent. — LE PÈRE ANSELMO, GIANO GIANI,
puis BÉATRICE.

GIANI.

Mon père, ces trois furies tenaient dans leurs mains décharnées une tête de femme, et mes yeux, dans les yeux de cette tête, se noyaient comme dans une mer d'extase...

ANSELMO *bêchant la terre.*

Je t'écoute, continue. — Quoique presque toute mon attention soit absorbée par ces magnifiques tulipes qui éclosent au soleil avec des couleurs d'une pureté si angélique, j'ai toujours une oreille à ton service, mon jeune ami. — Plus de calme, moins de fougue... — Raconte-moi ta vision. — Elle était si belle, cette tête, que tu ne l'as pas oubliée et que dans ton cerveau elle est restée vivante ? Il est vrai que la chose est étrange, mais enfin, il n'y a rien d'impossible à cela. — Allons, apporte-moi ce tableau, que je le voie, car chaque mystère de la nature, surtout l'étrange mystère des apparitions, a toujours été l'objet de mes pensées et de mes études. — Apporte-moi ce tableau. (*Giani sort*). — Avec la jeunesse il ne faut jamais contredire... Savoir les écouter, les encourage et les rend confiants ; plus tard, une fois qu'on a gagné quelque influence sur eux, il est plus facile de modérer leurs passions et petit à petit, de leur faire recouvrer leur sang-froid. La force de la vieillesse est de savoir attendre... et de ne donner des conseils que lorsqu'on peut les entendre... (*On frappe*). — Quelqu'un frappe à la porte du couvent... — Que vois-je ? — une femme en deuil !

Béatrice entre, le visage voilé.

BÉATRICE.

On me poursuit. — Oh! merci de m'avoir ouvert. Permettez-moi, mon bon père, ne fût-ce qu'un instant de me réfugier ici...

ANSELMO.

Signora....

BÉATRICE.

Etes-vous seul ?

ANSELMO.

Personne autre que moi ne demeure dans ces murs, si ce n'est un peintre, homme discret, quoique bien jeune encore.

BÉATRICE.

Oh! mon père, pourriez-vous me cacher ici jusqu'au soir, et seul, être le confident d'un terrible secret qui me pèse?..

ANSELMO.

Signora, le peintre dont je vous ai parlé va revenir dans un instant, si vous voulez qu'il ne vous voie pas, cachez-vous dans cette allée de buis. Dès que ce jeune homme aura quitté le jardin, je vous donnerai un asile et, ce qui mieux vaut encore, les conseils d'un vieillard, car je vois que vous en avez besoin. Vous êtes toute tremblante et inquiète... — Il revient... j'entends son pas dans le corridor, retirez-vous, mon enfant. (*Béatrice disparaît dans une allée.*) — Tout doucement, tout doucement, nous renverrons notre peintre... (*Il continue à bêcher la terre.*)

GIANI *tenant une toile à la main.*

Regarde.

ANSELMO.

Mon Dieu! que vois-je ?

GIANI.

La connais-tu?... Pourquoi regardes-tu de tous les côtés. — Les mauvais esprits viennent-ils de te la montrer? — Les furies ont-elles été ici ?

ANSELMO.

Parle plus bas! — La ressemblance est étrange...

GIANI.

Ah ! mon père, pour elle je voudrais mourir !...

ANSELMO.

N'attendais-tu pas quelqu'un aujourd'hui, mon fils ?... — Recouvre ce tableau et reporte-le dans ta cellule... — Malgré la chaleur qu'il fait, je te conseille de faire une promenade... de prendre l'air... tu as besoin de mouvement, car tu as la fièvre... Va voir Orsini. — Tu le négliges depuis quelque temps... tu n'as pas assez d'égards pour la tendre affection qu'il te porte, — *paternum amorem*... tu comprends ? — Ces choses-là se disent en latin... car une langue morte est toujours chaste à l'oreille.

GIANI.

Tu me renvoies ?... Ah ! mon père, lorsqu'une fois l'homme qui aime s'enhardit jusqu'à faire sa confession, il est, vois-tu, pour son confident, comme un lierre qui s'attache à l'ormeau et ne le quitte plus. — J'aime !... mon père, et depuis que je l'ai vue, mon âme est toute pleine d'elle... je l'aime avec passion, avec désespoir, comme un insensé, et pourtant cet amour est raisonnable, car parmi des milliers d'autres femmes, c'est la plus pure, c'est la plus belle ! — Dieu dut penser à elle quand il créa le soleil, et c'est de la lumière qu'elle sortit pour donner un commencement aux prismes lumineux, aux couleurs qui comme elle, sont filles de l'âme du soleil ! — Quand je pense à elle, l'air me manque, — je suis comme un homme qui rêve qu'il a des ailes et que l'azur ne leur suffit plus...

ANSELMO.

Sait-elle que tu l'aimes ?

GIANI.

Je ne l'ai vue qu'une fois....

ANSELMO.

Quand ?

GIANI.

Aujourd'hui.

ANSELMO.

Où ?

GIANI.

A l'enterrement de son père.

ANSELMO.

Son nom ?

GIANI.

Cenci.

BÉATRICE *sortant de l'allée.*

Terrible est l'esprit que tu viens d'évoquer !

ANSELMO.

Vous m'avez trompé tous les deux. Vous vous êtes donné ici un rendez-vous d'amour!...

BÉATRICE.

Taisez-vous, mon père!... C'est avec une angoisse terrible que je cherche à lire en ce moment sur ce pâle visage... — Eloignez-vous, mon père, laissez-nous seuls un instant! — Oh! nous nous connaissons tous les deux. Il est mon frère.. je suis sa soeur — (*à Giani*). Dis-lui de se retirer.

GIANI.

Mon bon père! au nom de Dieu, éloigne-toi! — Je ne réponds pas de moi, en ce moment...

ANSELMO.

Des menaces?!

GIANI.

Mais va-t-en donc, vieillard insipide et sourd! (*il le pousse jusqu'au cloître et contemple un instant en silence Béatrice qui est en proie au désespoir*). Oh! dis - moi, qu'as - tu donc?.. pourquoi tes blanches mains tourmentent-elles tes cheveux et me cachent tes yeux? Pourquoi tes lèvres tremblent - elles? — Pourquoi, comme une nymphe effrayée, cherches-tu à t'enfuir et à revenir sur tes pas?... Oh! dis!...

BÉATRICE.

Ecoute! je ne sais point qui tu es... mais dans tes bras je voudrais mourir, de ta main je voudrais périr, par tes yeux si

tristes être pleurée et par ton coeur honnête être pardonnée. — As-tu un stylet? Donne-le moi... oh! donne-le moi...

GIANI.

Un stylet?.. Que dis-tu? infortunée, que dis-tu!.. — Regarde, je suis à tes pieds et je te supplie de vivre... de me donner la vie de tes propres mains et le ciel de tes yeux!.. Un mot de toi, un seul... peut me rendre immortel!..

BÉATRICE.

Je donne la mort et non l'immortalité.

GIANI.

A tes amants?..

BÉATRICE.

Oui... à mes amants.

GIANI.

Eh bien, tue-moi, car je t'aime!

BÉATRICE.

Ne t'approche pas!.. ne t'approche pas de moi! — Sais-tu qui je suis?.. sais-tu ce que j'ai fait?.. — — — J'ai tué Cenci!..

GIANI.

Padre Anselmo!

BÉATRICE.

N'appelle pas ce moine!... Oui, Cenci... est mort de ma main! — J'étais souillée... — Ah! (*Elle tombe évanouie*).

GIANI.

Padre Anselmo! padre Anselmo!... (*Anselmo rentre sur la scène*). Relève cette morte... Je vais chercher un cercueil pour elle et pour moi, — un seul — mais large...

La toile tombe.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une rue de Rome. DES BOURGEOIS, PAMPHILIO.

PREMIER BOURGEOIS.

Bonjour Pamphilio, qu'y a-t-il de nouveau ?

PAMPHILIO.

Ah ! un crime épouvantable ! Les Cenci ont assassiné leur père. On a arrêté ce soir la mère, le fils et le petit Azo, mais la fille a disparu.

SECOND BOURGEOIS.

C'est quelque chose d'inouï ! et qui les a dénoncés ?

PAMPHILIO.

Un certain a b a t e ; un nommé Piétro Négri.

PREMIER BOURGEOIS.

Quand les jugera-t-on ?

PAMPHILIO.

Je ne saurais vous le dire.

PREMIER BOURGEOIS.

Et moi je vous dis que c'est une intrigue des Orsini et qu'il n'y a pas eu de crime. — Pur prétexte ! Cenci était le bras droit du diable Colonna.

SECOND BOURGEOIS.

Si, si ! c'est un crime, signor Pamphilio, c'est bien un crime. Les sbires ont trouvé le lit ensanglanté et un stylet sur le parquet.

PREMIER BOURGEOIS.

En vérité ?...

PAMPHILIO.

Et sur le mur, à droite, l'empreinte sanglante d'une main... aussi vrai qu'il y a un Dieu! Les cinq doigts y sont parfaitement marqués...

PREMIER BOURGEOIS.

Est-ce possible ?

PAMPHILIO.

L'un des assassins aura dû trébucher et se sera appuyé à la muraille. A présent le peuple se rassemble et l'on fait queue pour aller voir cette main sanglante qui, comme une chauve-souris rouge, épouvante tous les yeux.

SECOND BOURGEOIS.

Et le peuple n'a pas mis en pièces les assassins ?

PAMPHILIO.

On les a arrêtés aujourd'hui pendant la soirée, à huit heures. Personne ne le savait ; tout s'est passé tranquillement.

PREMIER BOURGEOIS.

Venez, signor Pamphilio, vous raconterez cela à ma femme dans tous les détails. Venez souper chez nous, et prendre un verre de Kianti. — C'est vraiment monstrueux.... tuer son père!... Je ne peux pas comprendre qu'il y ait des gens qui puissent avoir de pareilles idées....

SCÈNE II.

Cellule de cloître. PADRE ANSELMO, BÉATRICE.

ANSELMO.

Vous êtes lassé, mon enfant. — Ne luttez pas davantage avec la fatigue de votre esprit. Il est tout naturel qu'après une fièvre violente, le corps et la pensée soient comme anéantis. — Ce lit est un peu dur, mais on y goûte un bienfaisant repos. J'y ai eu des rêves calmes et bons.

BÉATRICE.

Vous me réveillerez, n'est-ce pas, mon père, dès qu'il sera de retour ?

ANSELMO.

Dormez tranquille, ma fille. Je vous laisse la lampe. — Bonne nuit! (*Il sort*).

BÉATRICE.

Je suis comme pétrifiée. — O mon doux Jésus! veillez sur moi! — Mes yeux se ferment... et me cuisent comme si le sang se figeait sur leurs cils... (*Elle s'endort. L'ombre de Francesco apparaît*).

L'OMBRE.

L'enfer m'a permis de sortir de ses flammes et de venir ici pour troubler ton sommeil. — Hier il faisait sombre, tu n'as pas regardé de près mon cadavre et mon visage livide! — Eh bien? est-ce assez?.. — Je veux toucher ta poitrine de ma main glacée. Je veux te voir tremblante et obéissante... Lève-toi! Prends cette lampe et reconduis-moi, jusqu'à mon cercueil. (*Béatrice se lève tout endormie et prend la lampe*). — Suis-moi! suis-moi! jusqu'au caveau où je repose...

(*Il sort, Béatrice le suit*).

SCÈNE III.

PADRE ANSELMO, GIANI *entrant par la porte opposée*.

ANSELMO.

Mon fils, elle dort dans cette cellule. Veux-tu la sauver? Eveille-la et fais-la sortir par la petite porte du jardin... — Les sbires veulent examiner le cadavre. — Je dois descendre avec eux dans les caveaux.

GIANI.

Ce lit est vide!...

ANSELMO.

Ce n'est point possible. J'ai fermé toutes les portes à clef et les clefs sont sur moi...

GIANI.

Elle n'est plus là...

ANSELMO.

Les sbires frappent déjà à la porte. Il faut que je leur ouvre.

GIANI.

Je voulais mourir avec elle... par le poison. — Car je ne veux pas que le bourreau l'ait! — Ah! traître! tu l'as cachée quelque part...

VOIX DU DEHORS.

Ouvrez! au nom de la justice!

GIANI.

Si tu la leur livres; — regarde! (*Il montre son stylet*). Je te tuerai!

UNE VOIX.

Ouvrez!

ANSELMO.

Giani, tu me perds! la Sainte-Inquisition attend...

GIANI.

Par tous les diables, moine, me diras-tu où elle est?! — Avoue-le, ou, Dieu me damne! je te plonge ce stylet dans le coeur.

ANSELMO.

Au secours! au secours!

GIANI.

Silence! au nom de Dieu! décide-toi, car avant qu'ils n'aient forcé la porte, tu auras rendu l'âme...

ANSELMO.

Que puis-je te dire?... Elle est sortie, — elle a pris la fuite — et se sera jetée dans le Tibre sans doute?...

GIANI *le renversant.*

Ah! démon!...

ANSELMO.

Au meurtre!!..

(*La porte cède; entrent l'Inquisiteur, Piétro Négri, don Lucenzio, juge instructeur et les Sbiles.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES. — L'INQUISITEUR, PIÉTRO NEGRI, DON LU-
CENZIO, SBIRES.

L'INQUISITEUR.

Par le nom du Sauveur, que se passe-t-il donc ici? — Re-
levez-le. — Moine, pourquoi ne nous ouvrais-tu pas?. Qui donc
ose ici résister à la loi?

ANSELMO.

Ma vieillesse, Monsieur, ma grande vieillesse. Mon rhu-
matisme me rend ingambe... et j'ai dû appeler à l'aide le signor
peintre qui a son atelier dans la cellule voisine. Avant qu'il ne
m'ait entendu, un moment s'est passé, c'est pourquoi je vous ai
fait un peu attendre...

L'INQUISITEUR.

Conduis-moi aux caveaux de ce couvent. On y a inhumé
aujourd'hui un corps que nous devons examiner, afin d'éclairer la
justice et voir si nos constatations seront d'accord avec la déclai-
ration du délateur.

GIANI.

Qui donc est ce délateur?

L'INQUISITEUR.

Jeune homme, cette question est bien audacieuse! — Le
voici: — Piétro Négri...

GIANI.

Lui!? — mon frère Gino! que je croyais mort?...

PIÉTRO.

Oui, c'est moi. — Tu ne m'embrasses pas, Giani?

GIANI.

Scélérat!!..

(Il lui crache au visage et sort de la cellule).

L'INQUISITEUR.

Moine, prends tes clefs et mène-nous aux caveaux.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Palais des Orsini. — ORSINI, DON LUCENZIO, *un peu plus tard* LE CHEF DES SBIREs.

ORSINI.

Ce crime-là est affreux et rempli de mystère.... Le pape en a été si épouvanté qu'il a ordonné le jeûne. — Don Lucenzio, le premier interrogatoire a-t-il eu lieu ?

DON LUCENZIO.

Oui, Monseigneur : en voici le procès-verbal.

ORSINI.

Ils nient le crime. — Don Lucenzio, croyez-vous qu'il ne serait pas possible de trouver quelque contradiction dans ces pièces du procès, quelque vice de forme dont on pourrait tirer une preuve *ad confusionem*?..

DON LUCENZIO.

Impossible, Monseigneur.

ORSINI.

De nouveau Colonna va jeter les hauts cris et blâmer ma justice par toute la ville. La justice, don Lucenzio, qui est la soeur du Christ et la mère des lois.

LE CHEF DES SBIREs *entrant.*

Monseigneur, il vient d'arriver un fait extraordinaire et dans lequel on reconnaît vraiment le doigt de Dieu ! — Dans le caveau des Cenci, près du cercueil de son père, Béatrice Cenci a été trouvée aujourd'hui. L'Inquisiteur a ordonné son arrestation.

ORSINI.

Don Lucenzio, faites-lui subir un interrogatoire ; mais doucement... sans contrainte -- et habilement ! — Horrible crime !

vraiment les gens deviennent des Ethiopiens! Envoyez-moi Piétro Negri! Je l'interrogerai moi-même. Je vais le tourner et le retourner dans tous les sens, le savonner de telle façon, qu'il faudra bien qu'il déteigne s'il n'est pas bon teint. (*Le chef des sbires et don Lucenzio se retirent*). — Quelle triste mission que celle qui vous impose le devoir de découvrir les fautes et les folies sanguinaires de l'humanité! Chaque jour où je juge les autres hommes, amène à sa suite une nuit sans sommeil, — et ce qui pis est, — la perte d'un ducat qui doit payer la peine de l'Esculape qui me guérit de mes insomnies. — Oh! cette sanglante affaire ne passera pas comme cela, impunément... (*Entre Piétro Negri*). Ce bossu me donne le cauchemar!..

SCÈNE VI.

ORSINI, PIÉTRO NEGRI.

ORSINI.

Approchez-vous, l'abbé, et levez les yeux s'il vous plaît! Je dois vous dire sans détours que votre affaire prend une mauvaise tournure; le manque de preuves est évident. *Primo*: Les bourgeois témoignent que cette même nuit où Cenci a péri, vous avez été le premier à réveiller la ville en criant au secours. Je ne puis non plus vous laisser ignorer que le meurtrier s'est remis lui-même entre les mains de la justice et qu'il est aussi en prison. Votre dénonciation, par conséquent, peut avoir de mauvaises, de très mauvaises suites même... Et d'ailleurs il y a encore un point qui n'est pas clair dans toute cette affaire et qui vous concerne tout particulièrement. — Qui êtes-vous?.. personne ne vous connaît et ne veut vous connaître, homme étrange!

PIÉTRO.

Si c'est de cela qu'il est question, Monseigneur, je puis vous satisfaire, car j'ai retrouvé à Rome, mon propre frère. Il pourra vous dire qui je suis...

ORSINI.

Je n'ai jamais entendu parler d'un autre Négri.

PIÉTRO *timidement, mais avec familiarité*.

Mon frère est peintre. Vous le connaissez sans doute, Monseigneur... Tous deux, nous sommes enfants de l'amour et du péché, — nous sommes jumeaux...

ORSINI.

Négri?... était-ce le nom de votre mère ?

PIÉTRO.

Oh! non. C'est un nom de fantaisie que j'ai pris, quand j'étais peintre. Avant j'en avais un autre un peu plus blanc que porte encore mon frère...

ORSINI.

C'est bon! vous tâcherez de trouver les pièces nécessaires, pour prouver votre identité. Mais ce n'est pas encore tout, l'abbé. Ce crime, ou plutôt cette dénonciation, frise de bien près la corde, ou tout au moins la question... si vous ne réussissez pas à prouver légalement l'accusation...

PIÉTRO.

Les preuves sont assez évidentes, pourtant.

ORSINI.

Elles sont malheureusement insuffisantes.

PIÉTRO.

C'est une chose terrible que la question...

ORSINI.

La douleur se supporte quelquefois.

PIÉTRO.

La conscience parle...

ORSINI.

Pas devant les hommes.

PIÉTRO.

Monseigneur!...

ORSINI.

Qu'avez-vous à me dire?

PIÉTRO.

Autrefois je m'adonnais à l'art...

ORSINI.

A quel art?

PIÉTRO.

A celui de la peinture.

ORSINI.

C'est fâcheux, très fâcheux, l'abbé, que vous n'avez pas pu vous peindre un autre corps. Vous l'auriez donné à Dieu, comme modèle, quand il vous a créé.

PIÉTRO.

Puis-je parler franchement, Monseigneur?..

ORSINI.

J'écoute.

PIÉTRO.

Un pareil crime, surtout pendant l'instruction, exige un certain art... et la justice devenue la muse d'Eschyle, doit arracher le bandeau de son front et appeler à son aide ses autres soeurs. Si ma dénonciation tombe et m'entraîne avec elle, quel profit, quelle gloire en retirerez-vous, Monseigneur? — Les uns diront: calumniator periit et leurs voix trouveront un écho railleur dans le palais du diable Colonna..... D'autres attribueront ma mort à la justice aveugle, à la justice, qu'effraie le nombre des coupables... Monseigneur, le froncement olympien de vos sourcils ne m'intimide point, tout chargé de foudre qu'il soit. Je suis dans mon droit et il m'est permis de recourir à tous les expédients pour ma défense. — Oui, Monseigneur, je le répète, les Cenci ont commis ce crime et sont coupables de parricide! et s'il m'est accordé d'indiquer un moyen qui permette de leur arracher un aveu; je suis prêt à le faire, quoique je sache bien que ces choses-là sont plutôt du ressort du tribunal et des juges....

ORSINI.

Auriez-vous, l'abbé, quelque nouvelle preuve, en réserve?

PIÉTRO.

Non, Monseigneur, mais je suis artiste, je suis peintre... — Essayez les interrogatoires, la ruse, la faim, les fers et les tortures et si le courage humain leur donne la force de résister, alors, à mon tour, je les soumettrai à une autre épreuve de mon invention, la dernière, — à la torture de l'âme et non du corps... à la torture sans douleurs physiques, mais terrible et sûre!... Je de-

mande seulement, Monseigneur, que vous ordonniez qu'on m'organise un atelier où je puisse travailler à mon aise et que vous attendiez patiemment que le mystère s'éclaircisse...

ORSINI.

Venez, l'abbé! Dans l'autre aile du palais, je vous ferai préparer un atelier tel que vous le désirez.

SCÈNE VII.

Jardin du couvent: PADRE, ANSELMO, GIANI.

GIANI.

Moine, ne me regarde pas ainsi! Je suis calme maintenant. — Prends ta bêche et soigne tes tulipes...

ANSELMO.

Giani! — Tout ce que Dieu fait est bien fait. Songe que si cet amour s'était emparé de toi, alimenté par une plus longue imprudence... — Tu es calme, c'est bien. Que ce soit une leçon pour toi, à l'avenir! — Feu trop tôt allumé s'éteint vite!...

GIANI.

La matinée est belle!.. le soleil se répand en gerbes d'or au dessus des cyprès de Rome.

ANSELMO.

Oui, le temps est calme, mais il fera chaud aujourd'hui, car les buis exhalent une forte odeur.

GIANI.

Mon père, que penses-tu faire de ta journée?

ANSELMO.

Je ne pense pas sortir.

GIANI.

Ne m'attends pas à souper, car je passerai la nuit probablement chez un de mes amis...

ANSELMO.

Dieu te garde, mon fils! — Ne t'aventure pas surtout, car on assassine dans les rues pendant la nuit... Prends bien garde! Cependant, tâche de te distraire un peu.

Il le reconduit.

SCÈNE VIII.

Prison du Château Saint-Ange. BÉATRICE, BARIGIELLI.

BÉATRICE.

Où est ma mère?

BARIGIELLI.

Attendez-la ici, Signora. — Votre mère et votre frère subissent la torture en ce moment.

BÉATRICE.

Et l'enfant?

BARIGIELLI.

Il regarde... seulement.

BÉATRICE.

Horreur!! — ô hideuse Rome! antre de sang! — Et l'on appelle ce château, le château de l'Ange!?

BARIGIELLI.

Oui, Signora; à cause de l'ange de bronze qui le domine.

BÉATRICE.

Ah! puisse la foudre divine le renverser!
On apporte Lucrezia évanouie, — Tomasso et Azo entrent.

BÉATRICE.

Elle a perdu connaissance?...

TOMASSO.

Tu le vois.

BARIGIELLI *aux sbires.*

Retirez-vous! (*Les sbires sortent, Barigielli les suit.*)

BÉATRICE.

Heure fatale et sombre! — prions Dieu...

AZO.

Maman est-elle morte?

BÉATRICE.

Non, mon petit, mais si tu pleures cela la fera mourir. — A-t-elle parlé?...

TOMASSO.

Elle n'a rien dit.

BÉATRICE.

Et toi?...

TOMASSO.

J'ai la bouche pleine de sang; je me suis mordu la langue de douleur; mais j'ai toute ma tête... — Frotte les tempes de ta mère, car mes mains sont sèches et brûlantes, comme un fer rouge. — On l'a mise sur une chaise de fer, et moi, l'on m'a pendu en l'air à un bras. — Ces bêtes fauves se suspendaient à moi, mes os craquaient et appelaient mon esprit à leur secours; mais mon âme a fait taire ces cris et cette lâcheté des sens, révoltés contre ma langue.

BÉATRICE.

Tais-toi, — maman s'éveille...

LUCREZIA.

Béatrice...

BÉATRICE.

Ma mère!...

LUCREZIA.

Ai-je dit quelque chose?...

BÉATRICE.

Rien.

LUCREZIA.

Ah! si le Christ nous sauve, je lui consacrerai le reste de ma vie et je me ferai crever les yeux, je le jure. — Et toi, ma fille, qui t'a remise entre les mains de ces bourreaux?

BÉATRICE.

Mon père.

LUCREZIA.

Ah!!...

BÉATRICE.

Ce fut un rêve affreux!...

LUCREZIA.

Chacun de nous a ici son coin et son grabat sur la pierre. — Quel aspect terrible a cette prison!... Les furies rouges peuvent venir maintenant que nous voilà tous plongés dans l'affliction, elles peuvent venir et nous prédire ce qui nous attend demain...

TOMASSO.

Ces horribles harpies?...

AZO.

Maman, j'ai sommeil.

LUCREZIA.

Couche-toi là, petit chien, — à mes pieds.

TOMASSO.

J'ai la tête lourde; je ne puis résister au sommeil.

LUCREZIA.

Ah!... — N'entendez-vous pas des voix?...

BÉATRICE.

Mère, tâche de prendre un peu de repos; ton esprit surexcité erre sans cesse au milieu de visions.

LUCREZIA *s'endormant.*

O Jésus!... (*Tous sont endormis à l'exception de Béatrice.*)

BÉATRICE.

Ils dorment... paisibles, mais effrayants, semblables aux statues en deuil du malheur!... et le soleil, comme l'éclair rouge d'une foudre qui ne gronde point, reflète tristement dans ces ténèbres son rayon sanglant sur la voûte du cachot. — Oh! ici... ici... ici... Va-t-il en sortir ces hideux spectres, qui de leurs voix sinistres, remplissaient les échos silencieux de notre palais avant

que nous n'eussions trempé nos mains dans le sang?... Elles sont toujours présentes, — proches, mais invisibles...

TOMASSO *rêvant.*

A moi, Colonna!

BÉATRICE.

Il rêve tout haut.

TOMASSO.

Le glaive du bourreau!... Oh! ici! ici!... — des lances!...

BÉATRICE.

Du haut de l'échafaud il appelle ses guerriers... Oh! rêve terrible! — et bien près de s'accomplir...

LUCREZIA *rêvant.*

Le sang coule du sein du Christ, sa poitrine rayonne comme un soleil!... — O sauve-nous!...

BÉATRICE.

La conscience ne dort pas....

AZO *rêvant.*

Oh! maman!... ma tête...

BÉATRICE.

Pauvre petit oiseau! et lui aussi?... Puissances maudites, ah! laissez en paix ceux qui dorment! lâches démons, cessez de tourmenter des malheureux sans défense! — Ah! on ouvre la porte du cachot... Qui peut venir? — chut! (*Dolorida entre*). Une jeune et jolie fillette... — Que viens-tu faire ici mon enfant?

SCÈNE IX.

DOLORIDA, BÉATRICE.

DOLORIDA.

Signora, je suis la fille de Barigielli.

BÉATRICE.

Comment t'appelles-tu, ma mignonne?

DOLORIDA.

Dolorida.

BÉATRICE.

Excellent nom, tout à fait créé pour ce triste monde! Pourquoi me regardes-tu avec tant de curiosité?

DOLORIDA.

Signora...

BÉATRICE.

Ne tremble pas... pourquoi te troubler, ma belle petite? Je suis douce et bien calme. — Approche-toi! et, si tu as quelque commission à me faire, parle, mon enfant...

DOLORIDA.

J'ai une lettre pour vous...

BÉATRICE.

Oh! donne! donne, donne, ma chérie! où l'as-tu cachée?

DOLORIDA.

Dans mes cheveux.

BÉATRICE.

Viens ici, à la lumière, — agenouille-toi. Je serai ta femme de chambre aujourd'hui... (*Elle retire la flèche d'argent qui retient les cheveux de Dolorida et prend la lettre*). Soleil rouge du prisonnier, oh! ne meurs pas avant que cette lettre n'ait éteint tout espoir en moi! — Enfant, cette lettre vient d'un bon coeur; je le sens... et pourtant je n'ose l'ouvrir. — Qui te l'a donnée?...

DOLORIDA.

Un beau jeune homme...

BÉATRICE.

Quelle mine avait-il?

DOLORIDA.

Il a été très généreux, car il m'a donné ce collier de corail en me remettant la lettre, et... un baiser, — mais si froid... qu'il est bien difficile d'appeler cela un baiser.

BÉATRICE.

Les lèvres sont froides quand le coeur brûle. — Sois bénie, ma fillette, car dans les tresses de tes cheveux noirs tu m'apportes la lettre de mon amant et un instrument de mort, si cette lettre est sans consolation. — Cette flèche peut tuer.

DOLORIDA.

Signora! — Oh! tu ne voudrais pas la perte de mon père!

BÉATRICE.

Sa perte? — moi?...

DOLORIDA.

Oui, — si tu te tues...

BÉATRICE.

Alors reprends-la, cette flèche... — Oh! mes pensées, dispersées comme les feuilles par le vent d'automne, revenez, revenez à moi, ainsi que des colombes altérées à la source par une brûlante journée! Ici est un torrent de larmes... ici, dans cette lettre, une naïade en pleurs se lamente sous le feu du soleil et appelle à elle mes pensées frémissantes... Et pourtant, qui le sait? il y a peut-être la mort dans cette lettre... (*elle lit*). — Oh! vois, Giani m'écrit. Ainsi, je ne m'appartiens plus, je n'ai plus le droit, n'est-ce pas, de lui arracher celle qu'il aime? car je suis à présent l'humble servante de mon bien-aimé. Dis-moi, Dolorida, si tu avais un amant aussi beau que le mien, voudrais-tu mourir? Une lettre aussi sauvage, des larmes aussi brûlantes ne suffisent-elles pas à la justification et à la purification d'une âme?... — Oh! mon Dieu! mon Dieu!.. — Dolorida! oh! tu peux maintenant me donner sans crainte cette flèche d'argent, elle ne peut plus être pour moi qu'une plume que le Dieu d'amour arracha de ses ailes pour la remettre dans mes mains tremblantes — et ce mouchoir tout mouillé de mes pleurs, sera le feuillet sur lequel l'amour gravera la lamentable histoire du repentir et de la douleur... — Mais, comment lui répondre? — Est-ce aux ténèbres de ce cachot que ma plume doit emprunter ses couleurs? est-ce à ce rayon de lumière empourprée qui rougit ces murs? est-ce dans le sang de mon coeur transfiguré?... Oh! si je pouvais! mais non!.. non!... Pourquoi tuer ce coeur qui n'est plus le mien? pourquoi

rougir de sang cette page d'amour? pourquoi y jeter l'ombre des affres du désespoir?.. — Porte - lui ce mouchoir et dis - lui qu'il est humide de mes pleurs, de mes serments, de mes regrets et de mes derniers adieux... Dis - lui que je l'aime... et que, n'obéissant qu'à lui, à ses ordres et à ses arrêts, si j'attends la mort, c'est de sa main. Que par cela même je suis pour les bourreaux quelque chose d'étranger, d'inviolable et d'immortel comme mon amour.

DOLORIDA.

Oh! comme il pleurera! — il sera bien malheureux...

BÉATRICE.

Où le verras-tu aujourd'hui, mon enfant?

DOLORIDA.

Il m'a donné rendez-vous au petit cimetière, près de l'église Saint-Pierre.

BÉATRICE.

Je connais ce cimetière.

DOLORIDA.

Adieu! ma jeune, ma belle signora! (*elle sort*).

BÉATRICE.

La venue de cette innocente a répandu sur le sommeil de ces infortunés un calme bienfaisant, — et en moi elle a fait naître... la soif de vivre.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

Au cimetière. — GIANI, *les FURIES.*

GIANI.

C'est ici que repose mon cher Césario. Voici sa tombe... encore toute fraîche! — Comme il me serait utile aujourd'hui!...

O pauvre Césario ! m'entends-tu ? n'as-tu pas pitié de moi ? — Par un suprême effort de la pensée maintenant, je le sens, je pourrais t'arracher de la terre... Mais mon esprit n'est plus qu'un miroir brisé. — O égoïsme !... pour moi seul, je voudrais réveiller dans sa tombe, cet ami et le revoir vivant ! — Ce mouchoir blanc... c'est celui de Béatrice, elle me l'a envoyé... — Césario ! que penses-tu du cœur et des larmes de cette femme ?.. Quoi ? pas de réponse ?.. Et seulement ces cyprès, gardiens des tombeaux penchent leurs ombres tremblantes sur ce mur, comme s'ils voulaient s'enlacer autour de moi pour écouter les confidences de mon amour... Quoi !... personne dans l'atmosphère de ce cimetière ? — Ah ! ah !... le monde s'est fait chair et les esprits l'ont déserté... Et pourtant je sens dans l'air, que je ne suis pas seul et que tout près d'ici, des fantômes que je ne peux entrevoir se groupent et touchent mes cheveux de leurs doigts glacés... jetant dans mon cerveau des pensées confuses, terrifiantes... — Je suis prêt... à quoi ? je n'en sais rien moi-même... et pourtant je sens quelque chose devant moi d'indécis... et que ce quelque chose s'accomplira aujourd'hui...

VOIX DES FURIES.

Hâte-toi ! — hâte-toi ! — hâte-toi !

GIANI.

Ah ! ciel, c'est votre voix, ô furies !.. Je n'aperçois par vos visages, mais mon esprit les devine. — Fantômes que voulez-vous de moi ?... je suis prêt !

LES VOIX.

Nous avons pour toi une grande pitié.

GIANI.

Oh ! n'est-ce pas que je suis malheureux ! et qu'il est déjà temps pour moi de reposer aussi sous cette froide terre... Quel que soit celui qui vous envoie, puisque vous avez tant de pouvoir sur mon esprit, parlez ! — J'obéirai, pourvu que vous ne m'abandonniez pas avant l'oeuvre accomplie...

LES VOIX.

Sauve-la ! — Sauve-la ! — Sauve-la !...

GIANI.

Puis-je la sauver? — Oh! dites! Puis-je la sauver?... Plongez votre regard dans le sombre avenir et voyez s'il m'est donné d'être son sauveur, — son défenseur... Oh! je vous en conjure, dites! dites!...

LES VOIX.

Défends-la contre ton frère!.. Défends-la!

GIANI.

Qu'entends-je? ce reptile oserait la poursuivre jusqu'à la fin?...

UNE VOIX.

Ton frère l'aime.

GIANI.

Lui?! — Et sa pensée a pu souiller cette beauté? Lui! — cet être ignoble!... O visions, je vois que vous m'abandonnez et que vous obéissez à une volonté plus puissante que la mienne.— Encore un mot! Mon frère... — Ah! l'écho du cimetière seul m'a répondu... Un souffle de mort a passé sur mon front... mes genoux tremblent... quelque chose de fatal plane dans l'air... une force invisible me pousse...

Il sort.

SCÈNE II.

Atelier de peintre. — PIÉTRO NEGRI, ORSINI, *un peu plus tard* GIANI et les VOIX.

ORSINI.

J'ai fait part au tribunal de la proposition que vous m'avez faite, l'abbé, et les juges ont trouvé que c'était une bonne idée. L'art de la peinture, utilisé pour la première fois dans un procès, a non-seulement un but moral, mais encore un avantage pratique. — Vous avez déjà saisi le premier caractère, votre travail est digne d'éloges. Achevez ce tableau et demain nous tenterons l'épreuve. (*Il sort.*)

PIÉTRO.

Et maintenant à l'ouvrage! terminons cette oeuvre infernale.—
Ma lampe éclaire mal, sa lumière est vacillante et, autour de ma
chambre, un hôte abominable, une chauve-souris grisâtre décrit
des cercles mystérieux dans l'air. — Chut! quelqu'un vient... Non,
c'est le garde qui passe avec sa hallebarde, dans le corridor. —
Bien! je suis en sûreté. — A l'ouvrage! à l'ouvrage!.. — C'est
étrange.. je ne puis travailler, — une terreur insurmontable glace
mon sang dans mes veines. — Ce tableau sinistre, qui représente
le meurtre d'un homme, est, la nuit, un effrayant compagnon. Tous
les personnages, le cadavre excepté, aux oscillations de cette lu-
mière, semblent se remuer et chuchoter tout bas des mots terri-
bles. — Chut!.. qu'est-ce de nouveau?... ce bruit... quelqu'un
tombe dans le corridor... Ah!... (*Giani entre*). — Que vois-je? mon
frère!.. les vêtements en désordre... pâle!.. — Giani! qu'as-tu
donc? pourquoi viens-tu si tard?.. Qui t'a laissé entrer?.. — Tu
es couvert de sang... lâche-moi — ou j'appelle!

GIANI.

Ne bouge pas, démon!

PIÉTRO.

Au secours! au meurtre! (*la lampe s'éteint*).

GIANI.

Il n'y a qu'un cadavre dans le corridor, il ne t'entendra
pas.— Pas un mot! tu es perdu... Qui donc a éteint cette lampe?—
Ah! la lividité de ton visage me sert de clarté..

PIÉTRO.

O mon frère!..

LES VOIX.

Au coeur!.. au coeur!..

GIANI.

Ah! vous êtes avec moi. — Arrachez alors de mon sein tout
sentiment fraternel..

PIÉTRO.

O ma mère!..

GIANI.

Tu appelles ta mère à ton aide? toi qui l'as tuée! — Assassin! tu oses l'appeler? — ha! ha! ha! — Furies, vous l'avez entendu. — Je serai ton juge...

PIÉTRO.

Lâche-moi!

GIANI.

En enfer! infâme scélérat! — Fais ta prière.

PIÉTRO.

Laisse-moi joindre les mains, et prendre ma croix...

GIANI.

Ta croix est affilée et tranchante... (*il saisit le stylet de Piétro*) — Péris donc par cette même croix!

PIÉTRO.

Oh! mon Dieu!.. c'est avec le stylet des Cenci que tu m'assassines... au secours! je meurs... au secours! — J'ai froid... le fratricide est là... devant mes yeux... oh! oh!... là... — Derrière lui, des gens effrayants avec des torches allumées... L'enfer s'ouvre... du feu!... des serpents... Mon sang retombe sur toi. — Ah!.. c'est fini.. — — je suis mort... (*il expire*).

GIANI.

Je ne vous ai pas appelées, mais maintenant je sens que vous êtes de l'enfer. — O mères du désespoir, comme la pensée que vous jetez en germe dans les esprits devient vite une oeuvre sanglante!

LES VOIX.

Fuis! avec le couteau...

GIANI.

Ne m'épouvantez pas, car je suis capable de me jeter sur vous le stylet à la main et de chercher la mort au milieu des éclairs de la foudre...

LES VOIX.

Approche!... par ici!... par ici!...

GIANI.

Où est la porte?.. je ne vois que des cadavres ici... Où est la porte?.. je ne puis la trouver. Devant mes bras tendus le mur se recule dans les ténèbres...

LES VOIX.

Fuis! avec le couteau...

GIANI.

Les morts me poursuivent... où est la porte? — Ah! la voici!... Une lampe éclaire le corridor (*il sort*).

PREMIÈRE FURIE.

Vois-tu! vois-tu! vois-tu! ce cadavre! — ses vêtements sont ensanglantés, ses yeux vitreux, — mettez-lui les mains en croix...

SECONDE FURIE.

Pourquoi es-tu si pâle?..

TROISIÈME FURIE.

Et toi, pourquoi trembles-tu?

PREMIÈRE FURIE.

La cloche tinte — nous avons fait notre moisson de crimes, laissons le reste aux bourreaux et aux corbeaux. Nous avons balayé avec des serpents la salle du tribunal. — Trois têtes, trois bourreaux, trois enfers, trois furies!

Elles disparaissent.

SCÈNE III.

Salle du tribunal. — DON LUCENZIO, le PORTE-CLEFS, — plus tard GIANI, PADRE ANSELMO et les CENCI.

DON LUCENZIO.

Quelle heure est-il?

LE PORTE-CLEFS.

Cinq heures.

DON LUCENZIO.

Passées?

LE PORTE-CLEFS.

Elles sonnent en ce moment.

DON LUCENZIO.

Si les juges pouvaient seulement se dépêcher. — Singulier procès !

LE PORTE-CLEFS.

Singulier en effet ! — Cette nuit ma femme a avorté, après avoir entendu d'une vieille sorcière tous les détails de ce crime. Je crois, don Lucenzio, que c'est plutôt par curiosité que par frayeur que cet accident lui est arrivé. — Les femmes sont toujours prêtes à se débarrasser de ce qui les gêne quand vient le carnaval ou quand il doit y avoir une exécution...

DON LUCENZIO.

Cette fois-ci, je crois qu'il n'y aura pas d'exécution.

LE PORTE-CLEFS.

Est-ce possible ! ? (*Giani entre et va s'asseoir sur un banc*).

DON LUCENZIO.

Quel est cet homme couvert d'un manteau qui vient de s'asseoir là-bas ?

LE PORTE-CLEFS.

Un avocat sans doute.

GIANI.

Je la verrai encore — pour la dernière fois...

PADRE ANSELMO *entrant*.

Je trouverai probablement mon peintre ici. Il n'est pas rentré cette nuit...

DON LUCENZIO à *Anselmo*.

Bonjour, mon père ! Ah ! ah ! vous avez quitté votre petit jardin, poussé comme tout le monde par la curiosité...

ANSELMO.

Mon Dieu ! comme vous avez bientôt fait de juger les gens... — Ah ! voilà justement mon oiseau... — Giani ! Enfin,

grâce à Dieu, je te retrouve sain et sauf! J'étais très-inquiet sur ton compte.

GIANI.

Mon père, ne t'assieds pas près de moi...

ANSELMO.

Et pourquoi? — Je suis extrêmement las. — Qu'as-tu fait cette nuit, voyons? ou plutôt que viens tu faire ici? Est-ce ta place, d'être ici, d'écouter de pareils débats, d'entendre parler de crimes, de meurtres et d'échafauds? — Giani, rentrons chez nous; viens!

GIANI.

O vieillard, pourquoi me tourmentes-tu?

ANSELMO.

Mon fils, promets - moi au moins de rester tranquille dans ce coin et de ne pas bouger.

GIANI.

Je serai tranquille.

ANSELMO.

Donne-moi ta main.

GIANI.

Ma main?...

ANSELMO.

Qu'as-tu donc aujourd'hui? Je vois qu'il faut que j'aie l'oeil sur toi. (*Les juges entrent dans la salle*). N'oublie pas, Giani, que le président du tribunal est ton père. Surtout ne va pas lui faire honte!. Tu aimes peut-être encore cette fatale créature? pas de coeur... mais de tête, s'entend.

GIANI.

Oui, c'est de tête... que je l'aime, mon père... et cette tête qui l'aime va tomber...

ANSELMO.

Quoi?...

GIANI.

Sur ma poitrine, car j'ai sommeil... Permits-moi, mon père, de m'appuyer un peu contre ce mur.

ANSELMO.

Dors, dors... — Je ne sais vraiment pas pourquoi je suis venu ici.

ORSINI *agitant une sonnette.*

Qu'on amène les accusés! — Ne laissez plus entrer personne. Que les hallebardiers gardent les portes.

ANSELMO.

Que suis-je venu faire ici... grand Dieu! — Le même silence régnera le jour du jugement dernier... mon doux Jésus!
Lucrezia, Tomasso, Azo et Béatrice entrent dans la salle.

ORSINI à *Lucrezia.*

Comment t'appelles-tu?

LUCREZIA.

La mère des Cenci.

ORSINI à *Tomasso.*

Et toi?

TOMASSO.

Tomasso Cenci, capitaine de l'armée de Colonna.

ORSINI à *Azo.*

Et toi?

AZO.

Azo Cenci.

ORSINI à *Béatrice.*

Et toi, jeune fille?

BÉATRICE.

Béatrice.

ORSINI.

Vous êtes accusés d'avoir tué votre père.

LUCREZIA.

Qui nous accuse ?

ORSINI.

Piétro Negri.

LUCREZIA.

Alors faites-le venir, — qu'il me le dise en face, les yeux dans les yeux, s'il l'ose ! — car je sens en ce moment que mon regard peut donner la mort. — Si jamais je me suis senti la force et la volonté de tuer quelqu'un, c'est à présent, et je veux le faire devant vos yeux, rien qu'avec mon regard... — Où est-il ce misérable ? l'aurais-je déjà tué par la pensée ?... Alors jugez-moi, car j'ai voulu le tuer. Ma volonté a été un stylet, une foudre et elle s'est accomplie comme la parole de Dieu.

ORSINI.

L'homme dont tu parles est vivant. — On l'amènera en temps et lieu.

LUCREZIA à *Tomasso*.

Mon fils ! dis à ces juges qu'ils sont des assassins...

TOMASSO.

Orsini juge... c'est tout dire. Aussi je ne m'étonne pas qu'il veuille notre mort. — Il y a trois jours, mon cheval foulait sous son sabot l'écusson „de l'ours“ et les ossements du champ de bataille, ma main incendiait les tours des Orsini, mon glaive hachait leurs portes. — Et quoi ! n'y a-t-il pas ici, dans la salle, quelqu'un des Colonna, fût-ce même un de leurs chiens, pour hurler en me voyant accusé si indignement par ce démon ! Mais ce lâche, pendant tout le procès, n'a pas même osé montrer son visage... son âme seule s'est révélée dans les tortures qu'on m'a fait subir. Ainsi ce n'est pas lui qui m'accuse ; mais les tortures !

LUCREZIA.

Ce n'est pas la justice, mais Orsini qui juge...

TOMASSO.

Ce n'est pas la vérité, mais le sang qu'ils veulent tirer de nous.

LUCREZIA.

Azo, ô mon enfant! grandis pour nous venger! Sur toi, au moins, les bourreaux n'ont aucun droit.. Souviens-toi de ta mère, ô mon pauvre petit! — Que mes malédictions grandissent avec toi et en toi! — Grandis pour l'oeuvre de la vengeance!

BÉATRICE.

Orsini! jugement et justice!...

GIANI.

Elle a parlé!...

ANSELMO.

Mon fils, ne te lève pas, je t'en supplie! — Vois-tu, il leur faut à présent toute leur présence d'esprit... et un visage connu se montrant soudain peut troubler leurs pensées...

GIANI.

Mon Dieu, ayez pitié d'elle!

ORSINI.

Qu'on les confronte avec l'accusateur!

GIANI.

Anselmo, je vais me trouver mal...

ANSELMO.

Appuie-toi contre moi... Que vois-je? tu as du sang aux mains?

GIANI.

Le cadavre est capable de ressusciter...

ANSELMO.

Quel cadavre? — au nom du ciel! — De quoi parles-tu? ton visage est tout décomposé...

GIANI.

Anselmo!...

ANSELMO.

Assieds-toi. — Ah! comme il fait chaud ici... (*un sbire entre*).

ORSINI.

Où est Piétro Negri, l'accusateur?

LE SBIRE.

Monseigneur! — Piétro Negri est mort...

ORSINI.

Comment.. ???

LE SBIRE.

Assassiné.

ORSINI.

Et par qui?..

LE SBIRE.

On n'en sait rien. Le factionnaire qui était dans le corridor ne vit plus. Negri, baigné dans son sang, est étendu sur le sol et, du cadavre à la porte de son atelier, nous avons remarqué l'empreinte sanglante des pas de son meurtrier; de plus nous avons ramassé ce stylet...

ORSINI.

Cette arme appartenait déjà au procès... — Cenci, c'est votre stylet?

BÉATRICE *tendant la main.*

C'est le mien.

ORSINI.

Signora, je ne vous le donnerai pas. Votre vie appartient à la justice.

ANSELMO.

Le tribunal, épouvanté par la fin tragique du délateur, est hésitant. C'est bien pour les Cenci.

GIANI.

Tu crois?..

ANSELMO.

Orsini, à voix basse, vient de donner un ordre...

LUCREZIA.

Ha! où est-il votre délateur? — Vous êtes tous pâles comme des morts, à présent... ha!

ORSINI.

Vous triomphez parce que Colonna a trouvé un assassin, — c'est bien ! — Dans le parti des Colonna nous savons qu'il y a beaucoup d'assassins, amis des assassins.

BÉATRICE.

O Monseigneur, ne nous raillez pas ! Et toi, ma mère, prie Dieu. — Ta volonté a un pouvoir terrible sur les puissances mystérieuses...

LUCREZIA.

Alors je suis forte ! Oh ! oui, je suis puissante. — Voulez-vous à présent que je fasse lever le délateur du tombeau et qu'il vienne s'asseoir à la place d'Orsini sur cette chaise ? — Non, je ne nie point cette mort. Au travers des murs et de la terre ma main l'a frappé ; oui c'est du fond d'un cachot souterrain, des entrailles de la terre que par la pensée je me suis ouvert un chemin jusqu'à lui et que je l'ai mordu au coeur à pleines dents. — Eh bien, Monseigneur, voulez-vous me renvoyer à mon cachot... et pourrez-vous dormir ?

TOMASSO.

Pourras-tu dormir tant qu'il y aura un Colonna à Rome ?

ORSINI *aux juges.*

Que décidez-vous ?

UN JUGE.

Les preuves manquent...

GIANI *montrant Béatrice du doigt.*

O mon père ! ils vont l'acquitter !...

ANSELMO.

Jésus Marie ! ta main est toute sanglante... — Qui t'a blessé ?

GIANI.

Ils l'acquitteront...

ANSELMO.

Ecoute ! le juge parle...

GIANI.

Mon père, elle est innocente ! Dis-leur qu'elle est innocente !

ANSELMO.

Ne crie pas ainsi!...

GIANI.

Je voudrais n'être qu'un mot... un seul, dans la bouche de cet homme : — Innocente!

ORSINI.

Que les coupables soient jugés et punis par leur propre conscience. — Regardez bien leurs visages, car ils vont être confrontés avec le délateur...

GIANI.

Je ne vois rien, — qu'est-ce que c'est?..

ORSINI *montrant le tableau de Négri.*

Enlevez ce voile! — Conscience humaine, parle maintenant!

GIANI.

Oh! — comme ils pâlisent!...

AZO.

Maman! — c'est papa... papa assassiné.

LUCREZIA.

Ha!...

GIANI.

Comme leurs visages se décomposent!

LUCREZIA.

Ha! c'est cela — oui c'est cela... oh! ce sang!... nous sommes des assassins! — Oh! Jésus, qui donc a pu peindre cela? — Jésus! Mes enfants, ne regardez pas! — Jésus! le lit avec le cadavre... mon fils effrayé, pâle comme la mort... — il regarde dans l'ombre... et ma fille... ha! — Est-ce fait?... est-ce fait? — Déjà! oui, déjà! — ha!!! — Est-il mort?... donnez-moi la lampe!... Chut! — Tomasso a eu peur — approchez la lampe... Que de sang! ô terreur... oh!!! (*elle tombe évanouie*).

TOMASSO.

Le tableau vit!

AZO.

Maman est morte!...

BÉATRICE.

Finissez cette torture! Attendez - vous que nous ne soyons plus que des cadavres à force de regarder? — Enlevez ce tableau déchirant qui me couvre le front d'une sueur froide et me bouleverse au point que je ne trouve plus de paroles, mais des gémissements sur mes lèvres... Condamnez - moi donc, mais telle que vous me voyez, je suis comme la plus blanche des colombes qui pour avoir voulu se baigner dans une mare de sang, aurait éclaboussé toute sa famille... Ils sont innocents! Moi seule j'ai trouvé avec mon stylet la place du coeur de mon père. Ils sont tous innocents! — Ce cadavre n'avait qu'un coeur, qu'une fille et qu'une seule plaie... — C'est une chose horrible et l'aveu en serait encore plus horrible... Mais si j'avais un voile sur mon visage et que je pusse parler sans être vue... je raconterais une affreuse histoire qui vous ferait tous frémir et couvrirait mon front de rougeur... — A la place où vous répandez mon sang, élevez un autel à la blanche pudeur, et sur cet autel une statue d'albâtre diaphane. Autour de son cou tracez un cercle pourpre.... mais recouvrez-le de perles ou de lys; et ce sera un Dieu nouveau dans une Rome nouvelle! — Voilà tout ce que peut dire une Romaine pour sa défense.

ORSINI.

Jetez des voiles noirs sur la tête de ces gens et reconduisez-les dans leurs cachots!

GIANI.

Ha! ha! ha! — mon père!...

ANSELMO.

Son manteau m'est resté dans les mains. — Où court cet insensé?

GIANI.

Béatrice!

ORSINI.

Sbires! retenez ce jeune homme. — Reconduisez les condamnés au cachot!

(On emmène les Cenci. Béatrice en sortant tourne la tête du côté où Giani se débat entre les sbires.)

GIANI.

Ne me touchez pas! ne me touchez pas!... Ne voyez-vous donc pas que je suis couvert de sang et tout à fait à ma place ici? Orsini aujourd'hui travaille pour le bourreau — moi, j'ai travaillé aujourd'hui pour Orsini. — O vieillard! ouvre encore une fois ta bouche pleine de sentences de mort, ouvre-la et condamne un criminel! Le délateur vous manquait ici ainsi que son meurtrier. Eh bien, vous avez maintenant ce meurtrier et son stylet dans vos mains. — O juges! si ce n'est point assez d'avoir tué un homme, si mon crime pâlit devant la pourpre éclatante du parricide, je saurai par un nouvel aveu le rehausser à vos yeux et provoquer votre arrêt de mort! — O mort! — viens — et tombe des lèvres du tribunal! Mort, je te désire, frappe-moi de ta faux glacée, là... aux pieds d'Orsini, aux pieds de ce vieillard qui va condamner son propre sang, parce que ce même sang a versé celui de son frère. — Il ne sait pas que je suis fratricide!

UN JUGE.

Ciel! Monseigneur s'évanouit! — de l'eau! des sels! au secours!..

ANSELMO.

O grand Dieu! que tes jugements sont terribles!..

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Chez Barigielli. — BARIGIELLI, DOLORIDA, ANSELMO.

BARIGIELLI.

Pourquoi pleures-tu, petite sotte? — Dans une heures nos gens seront exécutés. — Bonne journée pour le bourreau!.. Quatre têtes

à dix ducats la pièce — cela fait quarante ducats. Pourquoi pleurer, princesse ensorcelée ?

DOLORIDA.

Ce pauvre jeune homme ! Il est encore venu avant-hier quand je jouais sur ma harpe une chansonnette très-drôle. Il m'a semblé si tranquille, si bon, si aimable en causant... J'aurais juré que c'était le meilleur et le plus saint homme du monde et non un meurtrier. — Il avait un regard si triste !...

BARIGIELLI.

Silence !.. on a frappé.

DOLORIDA.

Viendrait-on déjà les prendre ?.. Oh ! je me trouve mal !
(*Barigielli ouvre la porte. Padre Anselmo entre.*)

ANSELMO.

Dieu soit loué !

BARIGIELLI.

Et dans les siècles à venir. — Vous êtes le confesseur ?

ANSELMO.

Lis !

BARIGIELLI.

„Par ordre de la plus haute cour...

ANSELMO.

Lis tout bas, c'est un message secret... comprends-tu ? Monseigneur Orsini enverra ici ses gens parmi les pénitents gris, — et comme il est dit ici, les choses se passeront. Tu mêleras ceci adroitement dans sa boisson... tu m'entends ? (*Il lui remet un tout petit paquet.*)

BARIGIELLI à *Dolorida.*

Fillette ! viens ici — j'ai des ordres à te donner.

ANSELMO.

Oh ! mes pauvres os ! — combien j'ai couru ! Que de peines et de déceptions dans ce bas monde ! A peine a-t-on arrangé quelque chose avec l'expérience de la vieillesse que la jeunesse ac-

court et embrouille tout... Maître Barigielli, viens me voir aujourd'hui... Et comment a dormi cette nuit le signor Giani, ton prisonnier ?

BARIGIELLI.

Paisiblement.

ANSELMO.

C'est bien là la jeunesse, maître Barigielli ! — à la veille de la mort, cela dort comme une souche. — Mais, dis-moi, lorsqu'on lui a demandé, comme de coutume, ce qu'il pourrait désirer avant de mourir, qu'a-t-il répondu ? Je suis très-curieux, de le savoir car ce garçon-là a toujours eu des fantaisies peu communes.

BARIGIELLI.

Dolorida, quel désir a exprimé le maestro ?

DOLORIDA.

Petit père chéri, il a demandé qu'on lui accordât une demi-heure d'entretien, sans témoins, avec la signora Cenci.

ANSELMO.

Ne le permettez pas !

DOLORIDA.

Et pourquoi ?

ANSELMO.

Ils sont capables de pleurer à en mourir... — Et cette demoiselle qu'a-t-elle demandé ?

DOLORIDA.

Si elle avait su que son amant était si près d'elle, nul doute qu'elle n'eût aussi désiré la même chose, mais ne sachant pas que le signor Giani n'est séparé d'elle que par un mur seulement... le pauvre homme, condamné lui aussi... elle ignore ce qui est arrivé et croit que son amant, comme tant d'autres le font, s'est déjà consolé et a quitté Rome... Or quand je lui ai demandé aujourd'hui ce qu'elle désirait, la pauvrete m'a répondu avec un sourire navrant : „Apporte-moi une corbeille de roses, mon enfant..." — Les larmes m'en sont venues aux yeux. — Une cor-

beille de roses... la pauvrete!.. Regarde, mon père, les roses sont là, — les vois-tu?.. pauvre jeune fille!

ANSELMO *pleurant.*

Allons! allons... voilà que je pleure aussi, moi — à mon âge... C'est bien, ma fille, — va... porte-lui ses roses à cette malheureuse!.. Et du reste... amène-lui son amant! — Qu'ils pleurent! — J'arrangerai tout cela plus tard... (*Il se dirige vers la porte.*)

BARIGIELLI.

Addio padre!..

ANSELMO *près de la porte.*

Je reviens dans un instant; n'oublie pas d'exécuter textuellement les ordres donnés. (*Il sort.*)

BARIGIELLI.

Ma fille, porte ces roses, — moi, je vais chercher le peintre et le lui amènerai.

SCÈNE II.

Un cachot. — LUCREZIA, TOMASSO, AZO *et* BÉATRICE *un peu plus tard* DOLORIDA, BARIGIELLI, GIANI *et* PADRE ANSELMO.

LUCREZIA.

Pour la dernière fois, je viens vous bénir... — Déjà au-delà des murs de cette prison, mugit la voix sinistre de la foule. — O mes enfants, du courage!.. Je vous ai perdus, pardonnez-moi! — Les mauvais esprits auxquels j'avais foi, n'avaient soif que de notre sang... (*à Tomasso*) — Eh bien, mon fils? — Ne sois pas lâche et si pâle! — Et toi, Azo, le dernier des Cenci, grandis... couvert de notre sang! — La nuit, dans tes rêves, ta mère viendra s'asseoir à ton chevet et t'apprendra les choses terribles que doit savoir un homme dont l'enfance a été maculée par le sang de sa mère. — Furies! je vous lègue mon enfant!..

BÉATRICE.

Ma mère! je trouverai pour cet enfant un tuteur qui, en souvenir de moi et par pitié pour ma mémoire, lui tiendra lieu de frère aîné..

TOMASSO.

Ma soeur! — Je voudrais toucher ton front de mes lèvres...
mais je n'ose... — Ma soeur! ô ma soeur! prie Dieu pour moi...

LUCREZIA à Tomasso.

Viens, le confesseur nous attend...

AZO.

Maman! je veux aller avec toi...

LUCREZIA.

Viens, mon petit... (*Ils sortent*).

BÉATRICE *rêveuse*.

Moi, je n'ai pas encore pensé à me confesser... Tout cela me
semble jusqu'à présent un songe affreux.

DOLORIDA *entrant*.

Signora, je vous apporte des roses...

BÉATRICE.

Merci, ma mignonne. — Pose cette corbeille à mes pieds,
que je puisse regarder à mon aise ces paisibles fleurs. — Quelle
heure est-il?

DOLORIDA.

Jusqu'au coucher du soleil il y a encore une demi-heure,
une grande — oh! une grande demi-heure!..

BÉATRICE.

Il faudra portant bien qu'il se couche... ce soleil.

DOLORIDA.

Oh! si j'étais la sainte Vierge, je ne le permettrais pas.

BÉATRICE.

Dis-moi, ma fillette, as-tu un amoureux?

DOLORIDA.

Je n'ai que onze ans, — c'est encore trop tôt...

BÉATRICE.

Hâte-toi d'aimer, — mais choisis quelqu'un qui ait une bonne mémoire... une bonne mémoire — et un coeur...
Giani entre dans le cachot suivi de Barigielli. Celui-ci fait signe à sa fille de se retirer.

DOLORIDA à *Giani*.

Ne lui dites pas que vous devez mourir...

BÉATRICE à *Dolorida, sans voir Giani*.

Aime et sois sauvée... Que Dieu te donne une longue vie!
(Dolorida et son père sortent du cachot). Oh! puisses-tu vivre aussi paisible que ces roses, que ces roses... aux tiges coupées... et pourtant si fraîches et si belles! — Pauvres roses que j'effeuille à présent et répands sur la terre de cette prison... comme un linceul... *(apercevant Giani)* — Giani!!!

GIANI.

Béatrice!... *(Il ouvre ses bras dans lesquels tombe Béatrice)*.

BÉATRICE avec passion.

Tes lèvres!..

GIANI.

Tes lèvres...

BÉATRICE avec une caresse dans la voix.

C'est donc toi qui es mon amour?...

GIANI.

Béatrice!

BÉATRICE.

O terre, ouvre-nous ton sein!...

GIANI.

Mourir!.. oh! mourir — à présent!.. Mais pourquoi frissonnes-tu? — qu'as-tu, Béatrice?..

BÉATRICE.

Comment se fait-il que tu sois ici? Excepté l'aumônier de la prison et Barigielli, personne n'entre dans ce cachot: et quiconque y entre

est conduit par la mort... Oh! dis - moi... dis - moi, Giani, qui t'a laissé entrer?

GIANI.

Qui?

BÉATRICE.

Va-t-en, mon bien-aimé, — va-t-en, je t'en supplie! je resterai seule ici. — Qui donc a pu t'ouvrir la porte de ce cachot?..

GIANI.

Oh! sois tranquille!.. c'est l'amour.

BÉATRICE.

Tu es bien calme... ô mon amour!..

GIANI.

Je t'aime avec calme, Béatrice, — mais pour l'éternité..

BÉATRICE.

Si tu m'aimes, retourne au soleil!

GIANI.

Au soleil?.. mais c'est toi qui es mon soleil! — O ma Béatrice! je t'aime... et tu me renvoies parmi les hommes. — Va, oublions-les, ma chérie!..

BÉATRICE.

Oui, oublions - les, tu as raison. — Assieds - toi là, mon Giani, et moi je tomberai à genoux sur ces roses et je te dirai comment je veux que tu te souviennes de moi!.. O Giani, à présent je suis tranquille et heureuse... — Souviens-toi de moi, — souviens-toi de moi autrement que le peuple qui a pitié, autrement que Dieu qui regarde sans regrets. Souviens-toi de moi — comme d'une Romaine sans tache, terrible et malheureuse qui... souillée... a lavé son amour de toute impureté. — Je me sens pure! mais cet amour est venu trop tard...— Ecoute, Giani! tu recueilleras mon frère Azo et tu l'aimeras, n'est-ce pas? — dis-moi que tu l'aimeras. Et s'il vient à toi en pleurant parce qu'un homme brutal l'aura repoussé avec dureté..... tu le prendras dans tes bras et tu sécheras ses larmes, — avec tes lèvres, car ce pauvre petit, c'est mon frère... — Dis, l'aimeras-tu? — Ce soir,

après le coucher du soleil, on te l'amènera. Tu lui laveras toi-même ses petites mains, — toi-même, entends-tu? et tu l'endormiras, car le pauvre enfant aura peur... Pardonne-moi, Giani, de te déchirer ainsi le coeur; mais il le faut. — Ce soir, — tu seras.. oh! je ne puis me le figurer! — aujourd'hui, — là-bas, — dans ta cellule, — tout seul, — sans moi, — ah!.. — Mais sois courageux, je t'en supplie... — Comme je suis émue! je n'aurais jamais pensé que je pourrais si doucement et si tristement m'entretenir avec toi. Mais cette heure est unique pour moi.. une autre ne la suivra pas... et tu vas disparaître à mes yeux, mon Giani! — Dieu va me prendre... ainsi... toute en pleurs... oh!

En ce moment les cloches commencent à sonner; bruit sourd au dehors.

GIANI.

Qu'est-ce que ce bruit de cloches? ces rumeurs?...

BÉATRICE.

Terrible réveil, — c'est notre condamnation qu'on lit.

GIANI.

A qui la lit-on?...

BÉATRICE.

A nous, devant la prison.

GIANI.

Écoutons, ma bien-aimée.

BÉATRICE.

Écoutons...

UNE VOIX au dehors.

„Accusés et convaincus du crime de parricide, seront recouverts du voile noir, conduits à l'échafaud et décapités par la main du bourreau: Lucrezia Cenci, femme de la victime, Tomasso Cenci, son fils et Béatrice Cenci, sa fille. — Que Dieu pardonne aux âmes des morts!“

BÉATRICE.

Amen! — Giani, réponds aussi: Amen...

GIANI.

Amen...

LA VOIX.

„Sera conduit sous l'échafaud: Azo Cenci, fils de la victime, qui a vu de ses yeux cet acte criminel, afin que le sang des coupables retombe sur lui. — Que Dieu purifie l'âme de l'enfant! — Amen.“

BÉATRICE.

As-tu entendu?..

GIANI.

Ecoute!

BÉATRICE.

Quoi?... — la lecture de l'arrêt est terminée. Oh! mon Dieu! encore la même voix qui hurle sous la fenêtre...

LA VOIX.

„Accusé et convaincu de meurtre sur la personne de son frère Piétro Negri, sera recouvert du voile noir des fratricides, conduit à l'échafaud et décapité par la main du bourreau: Giano Giani, surnommé Gino. — Que Dieu ait pitié de son âme!“

GIANI.

Béatrice!

BÉATRICE.

Décapité!? — décapité!? — décapité!... Ah!

GIANI.

Amen.

BÉATRICE.

Toi!?

GIANI.

Oui, Béatrice, — moi! — nous mourrons ensemble!

BÉATRICE.

Et je n'ai pas pressenti qu'il avait tué Piétro! — Oh! comme le sort a cruellement uni nos destinées, et que mon agonie sera terrible!...

En ce moment entrent padre Anselmo et un autre moine.

ANSELMO.

Mes enfants, l'heure est venue... il faut se séparer.

BÉATRICE.

Giani!... oh! — oh! — ici... ici... sur mon coeur!

GIANI.

Béatrice!...

ANSELMO.

L'heure est venue,... il faut vous séparer...

GIANI à *Béatrice*.

A bientôt!... — Anselmo, je te la confie... Et toi, prêtre que je ne connais pas, suis-moi et fais que le soleil disparaisse au plus vite derrière l'horizon!... (*Ils sortent*).

ANSELMO.

Viens, ma fille, — du courage! du courage...

BÉATRICE.

Doit-il mourir aussi? — Faut-il absolument qu'il périsse?

ANSELMO.

Ma fille, — je veux te consoler... Orsini a obtenu du Pape la grâce de son fils. — Dans ce moment même, les pénitents gris lui font prendre un breuvage qui l'endormira, après quoi ils le transporteront dans ma cellule.

BÉATRICE.

Oh! merci, mon père! c'est la vie que tu me donnes.

ANSELMO.

Pauvre enfant! — Il n'est point en mon pouvoir de te la donner! — Tu n'as plus d'autre espoir qu'en Dieu, maintenant. — Tâche de le fléchir par le repentir et la confession de ta faute..

SCÈNE III.

Piazza del ponte Sant-Angelo. — TRANSTEVERINA, PAMPHILIO, PANTALON, PÉNITENTS, GENS DU PEUPLE, DOLORIDA, LA FOULE.

UN HOMME DU PEUPLE.

· Ils nous ennuient à la fin, c'est à perdre patience.

SECOND HOMME DU PEUPLE.

Ce qu'il y a de pire, je vous dis, c'est que nous ne verrons pas toutes les têtes. Oui, comme je vous le dis, signor Pamphilio nous ne les verrons pas tomber toutes les quatre. — Ils nous tricheront au moins d'une.

UN HOMME DU PEUPLE.

Il fait chaud ici comme dans un four. — Hé! la Transteverina, des oranges, s'il te plait! — Hé! ma belle Junon!

LA TRANSTEVERINA.

Qu'est-ce qu'il y a, seigneur Bambouino?...

PAMPHILIO.

Hé! Atalante du jardin des Hespérides, viens par ici!

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE.

Ephéméride combien de bajocos.

LA TRANSTEVERINA.

Trois, signor Bacco.

PAMPHILIO.

Per Bacco! donne-en quatre!

SECOND HOMME DU PEUPLE.

Quatre oranges? tiens, c'est le compte des têtes, Donne cette petite-là par dessus le marché. Je te dis par dessus le marché, car la tête du petit ne comptera pas...

LA TRANSTEVERINA.

La cinquième pend à la branche, — grimpe-y et cueille-la toi-même à la potence!

PAMPHILIO.

Silence! Silence! — On ouvre enfin les portes de la sombre prison... les torches pâles se montrent au soleil. —

PANTALON.

La première, c'est la mère.

PAMPHILIO.

Signor Secretario, qu'est-ce qu'il y a d'écrit en lettres blanches sur ces voiles noirs?

PANTALON.

C'est écrit: parricida.

PAMPHILIO.

En grec? — Je comprends — c'est en grec!

LA TRANSTEVERINA.

Ha! assassins! — c'est bien fait, tant mieux pour vous! Voulez-vous des oranges? hein?... Hé! hé! les parricides! En voulez-vous qui fondent sous la dent en salive rouge?... En voilà! en voilà de toutes fraîches, mes amours!

PAMPHILIO.

Veux-tu te taire, furie!

LA TRANSTEVERINA.

Socrate!

PAMPHILIO.

Te tairas-tu, sorcière?

LA TRANSTEVERINA.

Je crie parce que ce sont des assassins... oui, des assassins entends-tu?...

UN HOMME DU PEUPLE.

C'est elle qui va la dernière... la voyez-vous?... la tête couverte d'un voile noir... un enfant à la main et dans l'autre un cierge blanc... On dirait une reine... c'est elle qui est la plus coupable!

UNE FEMME DU PEUPLE

C'est une injustice qu'elle soit la dernière! — Santo Padre! elle devrait passer la première! — Oui! oui! la première.
Les pénitents gris et Dolorida entrent sur la scène.

DOLORIDA *aux pénitents.*

Prenez cette sébille et distribuez-en l'argent aux pauvres, qu'ils prient Dieu pour ceux qui vont mourir...

PREMIER PÉNITENT.

Vieillard! prends ce bajocco et prie pour les âmes des Cenci.

UNE MENDIANTE.

Ayez pitié d'une pauvre infirme!...

SECOND PÉNITENT.

Priez pour les âmes des Cenci!

UN MENDIANT.

Un bajocco, s'il vous plaît! un bajocco!

TROISIÈME PÉNITENT.

Priez pour les âmes des Cenci!

UNE VOIX DANS LA FOULE.

A ve Maria...

PREMIER PÉNITENT.

Priez pour eux! — pour la mère, pour le fils et pour la demoiselle...

UN HOMME DU PEUPLE.

Oh! le terrible spectacle! — Quand le bourreau lui a coupé les cheveux, elle a éclaté en sanglots.

DOLORIDA.

Elle a pleuré...

UN HOMME DU PEUPLE.

Et tout le peuple s'est mis à pleurer avec elle, comme un enfant...

DOLORIDA.

Grâce! grâce! grâce!... Oh! venez tous avec moi au Vatican! allons demander sa grâce au Saint-Père. — On lui a coupé les cheveux, — n'est-ce pas assez? — Grâce!...

LES MENDIANTS.

Avec nos béquilles, courons, suivons-la! — Grazzia! Sante Padre! — grazzia!

PANTALON *rentrant avec Pamphilio.*

Signor Pamphilio, c'était épouvantable! — Qu'ont donc ces gens-là à crier comme cela?

PAMPHILIO.

Bah! c'est toujours la même chose. Ils crient comme des aveugles quand tout est fini et demandent des miracles. — C'est comme s'ils voulaient que le soleil qui vient de se coucher repaisse à l'horizon. — Revenons chez nous. Bonsoir!

SCÈNE IV.

Cellule de Giano Giani: PÉNITENTS GRIS, GIANI, FURIES, PADRE ANSELMO. — Les pénitents apportent sur un brancard Giani endormi et psalmodient à deux voix l'Ave Maria.

PREMIER PÉNITENT.

Mettons-le sur le lit et regardons bien s'il n'a pas d'armes sur lui, — c'est un homme désespéré...

SECOND PÉNITENT.

Qu'il dorme! padre Anselmo rentrera bientôt.
Ils enlèvent les armes pendues au mur et sortent. — Giani dort, les Furies apparaissent.

PREMIÈRE FURIE.

Fais passer un éclair devant ses yeux! — Touche-le de ton fouet de serpents... qu'il s'éveille!

SECONDE FURIE.

A quoi bon?

TROISIÈME FURIE.

Qu'il voie la vie!

PREMIÈRE FURIE.

Silence! — suspendons au plafond la tête décapitée. — Il voit en dormant...

SECONDE FURIE.

Laisse-le tranquille, — le moine le tuera.

PREMIÈRE ET TROISIÈME FURIES.

Comment? comment? — Comment? comment?

SECONDE FURIE.

Ha! mes soeurs, jetons ici trois éclairs, trois feux pâles... — que la lumière désille ses yeux, que l'horreur du jour les éblouisse jusqu'à ce que son coeur ne se torde, ne frémissse et n'éclate.

LES TROIS FURIES.

L'enfer envoie ici ce moine. — Dans l'air! disparaissions... — dans les brouillards de la nuit... (*elles disparaissent*).

GIANI.

Oh!... où suis-je? — Vivant... moi? ô Jésus! — Est-ce la mort que cette nuit? — où est Béatrice?... Ah! c'est la cellule du moine. — Je vois maintenant, je comprends toute l'horreur de la réalité. — Où sont les stylets? — (*Il tâtonne à la muraille où les pénitents ont enlevé les armes*). Mes armes étaient ici... on les a enlevées... — Vivant! Le soleil s'est couché pourtant, — cet horrible soleil que j'ai vu à travers des taches de sang. — Quand? — Aujourd'hui, en rêve... Ha! j'ai donc dormi! — O mer d'ombre terrible!... noire, mais s'éclairant peu à peu, à mesure que mes yeux percent les ténèbres effrayantes de ma mémoire. Mer de sang! engloutis-moi... ô terre prends-moi!

(*La porte s'ouvre, padre Anselmo entre, conduisant Azo par une main et de l'autre portant une lanterne*).

ANSELMO.

Où est mon Giani, mon fils bien-aimé? — Comment? là? sur le carreau... la face contre terre! — L'homme est-il une créature raisonnable?... — Oh! relève-toi, mon fils, et repousse loin de toi un désespoir sans but... un chagrin sans espérance.

GIANI.

Ainsi — ils sont morts déjà?...

ANSELMO.

A quoi servent ces sanglots que tu confies à la terre? — Elle ne t'entend pas. — Lève-toi, Giani, et viens pleurer sur le sein d'un ami.

GIANI.

La terre m'appelle...

ANSELMO.

Lève-toi et regarde, Giani, avec qui je suis venu... Lève-toi, car tu m'effraies (*Il se penche vers lui et le soulève*). Oh! lève-toi, car tu vois bien que les forces me manquent. Veux-tu donc, ô mon fils, que je tombe près de toi sur la terre?

GIANI.

Que veux-tu de moi, vieillard? — je suis debout.

ANSELMO.

Dieu veuille qu'il en soit de même de ton âme! (*à Azo*). Approche, pauvre petit, et viens faire ta commission. Répète-lui bien ce qu'on t'a appris...

AZO.

Mon bon ami, ma petite soeur m'a dit de te prier de bien m'aimer...

GIANI.

Ne t'approche pas de moi!

ANSELMO.

Comment? — tu le repousses?

GIANI.

C'est... le dernier?...

ANSELMO.

Oui...

GIANI.

S'il a faim, donne-lui à manger.

ANSELMO.

Mon fils, je ne te reconnais plus, — ton coeur est devenu dur, et bien dure aussi est ton indifférence pour moi!... je ne te reconnais plus!

GIANI.

Veux-tu donc que je pleure?

ANSELMO.

Pleurer?... Oh! oui, tu pourrais bien pleurer sur toi-même! L'heure est venue où le coeur amolli doit pleurer ses fautes. — O Giani! c'est pour toi une terrible et sanglante leçon; mais elle te restera pour la vie. Oui! celui qui sans Dieu, et à l'aide des mauvais esprits, veut commander aux événements de ce monde, est bien souvent brisé par la main du Très-Haut, et comme toi, s'égare en chemin! — Tu voulais la sauver. — Comment? — Par un crime horrible. Et ce même crime justement, s'est soudain retourné contre cette personne qui t'était chère et dont tu voulais le salut. — Apprends donc que le Saint-Père, ému par la beauté et la jeunesse de cette pauvre jeune fille, tenait déjà la plume pour signer sa grâce, quand tout à coup la nouvelle d'un nouveau crime semblable, commis à Rome et dénotant une espèce de contagion criminelle dans cette ville, la lui fit tomber des mains. Ce second crime, c'est toi qui le commis.

GIANI.

Ha!... c'est horrible!

ANSELMO.

Il bondit de douleur. — Mon Dieu! qu'ai-je dit!...

GIANI.

Rien. — Seulement tu as jeté dans mon coeur une poignée de reptiles. Vieillard, c'est ma faute! sans moi, elle vivrait encore. Oh! que le coeur me fait mal!... ha! — là... là! — Vieillard, tu as fait de moi un meurtrier et un bourreau... C'est une chose... — Elle vivrait encore, car le Pape voulait lui faire grâce.

(Il brise une vitre et avale des morceaux de verre).

ANSELMO.

Grand Dieu, il s'est suicidé... avec du verre! — Sainte mère de Dieu!.. avec du verre!

GIANI.

Tais-toi! donne-moi ta main! car là-bas — dans l'ombre, je vois les sinistres furies. Elles viennent chercher mon âme. — Allez-vous en! visions hideuses... Je crache mon sang sur vous. — Allez-vous en! allez-vous en! — Vois-tu, elles ont disparu. Regarde sur ce même vitrail j'avais peint la Sainte-Vierge.. et main-

tenant je l'ai anéantie... Non! regarde... elle vient dans un prisme — de couleurs... éblouissantes... — Oh! là... là... le coeur... déjà... (*il expire*).

ANSELMO.

Il se raidit, il meurt!.. — Il n'est plus, — mon cher fils! — mon enfant bien-aimé! et je suis resté seul avec cet orphelin, dans ce cloître silencieux... — Bonne nuit, Giani! — Les hommes sont des ingrats et je le leur dirai au jour du Jugement dernier. Je t'aimais comme mon propre fils.. — Hélas! tant d'espérances à jamais perdues pour moi... dans la tombe! —

F I N.



INSTYTUT
BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA
00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 72
Tel. 26-68-63



R
670

FRAKÓW.
CZCIONKAMI DRUKARNI ZWIĄZKOWEJ
1887.